

PARIS MATCH

LES PHOTOS INÉDITES
DE SON VOYAGE À ROME

L'ACTEUR QUI RÉVOLUTIONNA
HOLLYWOOD

TETIAROA
PLONGÉE AU CŒUR DE SON
PARADIS POLYNÉSIEN

Marlon Brando L'irrésistible

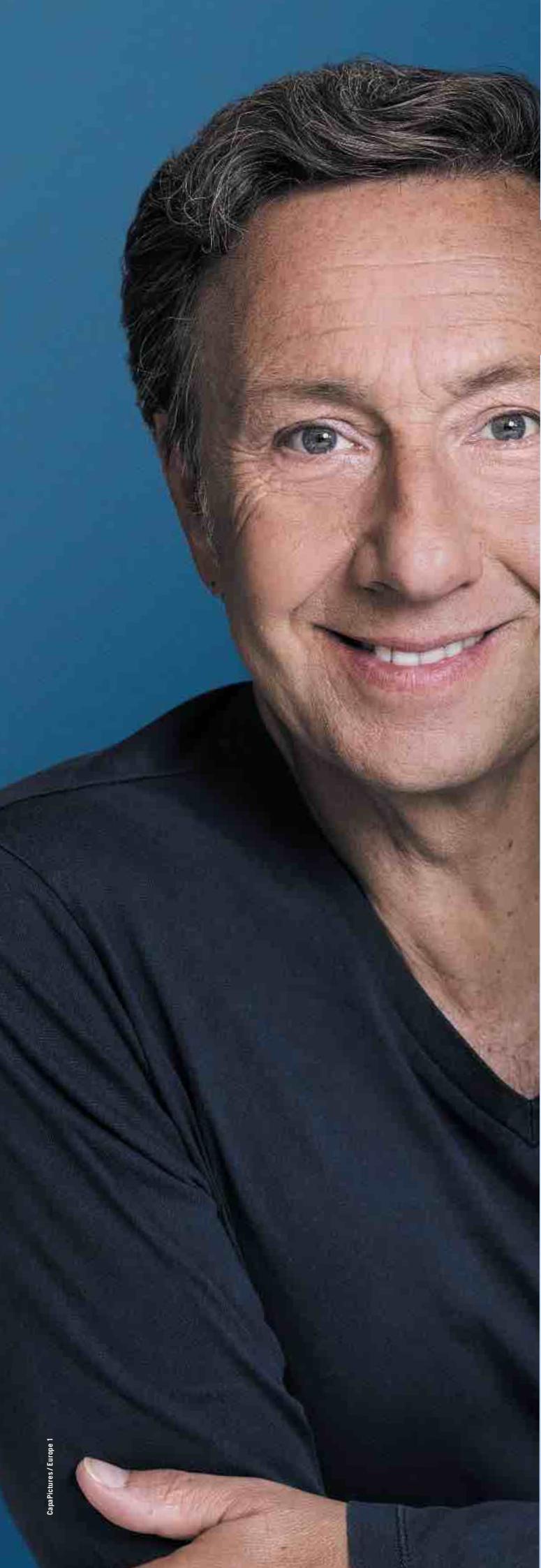
ANGE ET DÉMON

LES RACINES D'UN
TALENT TOURMENTÉ

L'OGRE À FEMMES

SON FILS
EMPRISONNÉ,
SA FILLE SUICIDÉE
LA TRAGÉDIE
D'UN PÈRE





Écoutez
**STÉPHANE
BERN
ET
REMONTÉZ
LE TEMPS**

**15H - 16H
HISTORIQUEMENT VÔTRE**

Europe 1

LUMIÈRE ET TÉNÈBRES D'UN SOLEIL NOIR

PAR ROMAIN CLERGEAT

Dans l'histoire du cinéma, peu de noms résonnent avec autant de force que celui de Marlon Brando. Quand il apparaît à l'écran dans « Un tramway nommé Désir » en 1951, c'est un séisme qui secoue Hollywood. Son jeu brut, viscéral, inspiré de la « Méthode » de Stanislavski, bouleverse les codes du cinéma américain. Ce jeune homme inconnu, au physique sculptural et au regard magnétique incarne une nouvelle masculinité, à la fois vulnérable et explosive.

En trois films (« Un tramway nommé Désir », « Sur les quais » et « L'équipée sauvage »), il redéfinit l'art de l'interprétation. Et plante les graines d'un nouvel arbre du jeu sur lequel pousseront les branches des De Niro, Pacino, et d'acteurs plus récents comme Leonardo DiCaprio ou Ryan Gosling, héritiers spirituels du flambeau de l'intensité et d'une authenticité sans pareilles.

Mais derrière l'éclat de son talent qui éclabousse tout se cache une âme tourmentée. Son enfance marquée par un père violent et une mère alcoolique a forgé un homme complexe, en perpétuel conflit avec le monde qui l'entoure. Brando le génie est aussi un bourreau. Des cœurs d'abord. Sa boussole d'aventures est inextinguible. Quasi maladive. Incapable de rendre heureux, il ne parvient pas non plus à l'être lui-même. À peine célébré « meilleur acteur du monde », Brando s'ennuie.

Hollywood, ce royaume du strass, devient rapidement pour lui un lieu d'exécration. Son comportement sur les plateaux devient légendaire : texte oublié, caprices de star, conflits avec les réalisateurs...

Après des rôles iconiques, il fuit cette industrie qu'il méprise, n'y revenant que pour « le cacheton », distribuant avec parcimonie les éclats de sa maestria. Le métier n'en veut plus mais... s'incline devant ses performances exceptionnelles dans « Le parrain » ou « Apocalypse Now », son dernier grand rôle. Sans doute parce que ce colonel Kurtz, hors sol et coupé du monde, c'est lui.

Un temps, la Polynésie lui offrit un havre de paix. Sur l'atoll de Tetiaroa, acheté en 1966, Brando a cru trouver son refuge. Il s'implique dans la cause écologique et la défense des droits des Polynésiens, bien avant que ces combats ne deviennent à la mode. Mais sa nature tourmentée finit par l'emporter et il inocule le virus du malheur dans ce paradis terrestre.

La fin de sa vie est marquée par une tragédie qui dépasse sa propre personne. Son fils Christian, condamné pour meurtre en 1990, sa fille Cheyenne qui se suicide en 1995 – le spectre du père plane dramatiquement sur ces drames. Désormais brisé et reclus dans sa demeure de Mulholland Drive, à Los Angeles, Brando termine ses jours en ermite paranoïaque. Obèse, dépassant les 150 kilos, il s'éteint en 2004, las et malheureux.

Pourtant, malgré cette fin tragique de roi Lear, Marlon Brando continue de fasciner. Personne mieux que lui n'aura réussi à incarner le mâle absolu, et d'une fragilité bouleversante. Encore aujourd'hui, tous les acteurs s'inclinent devant son aura.

Quant à l'homme et son âme tourmentée, qui a finalement beaucoup erré, c'était peut-être le prix qu'il devait payer pour son génie. ■



En couverture,
 l'acteur américain,
 à 26 ans, sur le plateau
 d'« Un tramway nommé
 Désir », le film qui
 le révéla au grand public.

CRÉDITS PHOTO Couverture : DR. P. 3 : DR. P. 4 et 5 : Capital Pictures / Starface. P. 6 et 7 : Sygma via Getty Images. P. 8 et 9 : P. Stern, DR, Getty Images. P. 10 et 11 : Getty Images. P. 12 et 13 : Capital Pictures / Starface. P. 14 et 15 : S. Kramer, Hulton Archives / Getty Images, Sunset Boulevard / Getty Images. P. 16 et 17 : M. Evans / Sipa, Globe Photos. P. 18 et 19 : M. Simon, Silver Screen Collection / Getty Images. P. 20 et 21 : DR. F. Pagès, A. Eisenstaedt / Time & Life. P. 22 et 23 : J. Garofalo. P. 24 et 25 : DR. P. 26 à 31 : M. Simon. P. 32 et 33 : E. Quin. P. 34 et 35 : T. Saulnier. P. 36 et 37 : M. Simon. W. Carone, J. Garofalo. P. 38 et 39 : Getty Images. P. 40 et 41 : Getty Images. P. 42 et 43 : DR, Getty Images. P. 44 et 45 : Apis. P. 46 et 47 : DR. P. 48 et 49 : Visual by Starface, Picture Lux / Starface, Getty Images, Hulton Archives / Getty Images, J. Garofalo, Izis, Mondadori / Getty Images, Everett Collection / Abaca. P. 50 et 51 : DR, Avalon / Abaca, Bureau233, Bridgeman Images. P. 52 et 53 : J.T. Vintage / Bridgeman Images. P. 54 et 55 : D. Gronin / Ny Daily News Archive / Getty Images. P. 56 et 57 : P. Slade. P. 58 et 59 : Getty Images. P. 60 et 61 : DR. P. 62 et 63 : C. Pinson / Sipa, E. Haberer. P. 64 et 65 : S. Mircovitch / Sipa, N. Ut / Ap / Sipa. P. 66 et 67 : J. Lange. P. 68 et 69 : DR. P. 70 et 71 : J. Lange, E. Haberer. P. 72 et 73 : B. Judge By Oro Editions. P. 74 et 75 : P. Faugeron By Oro. P. 76 et 77 : B. Judge By Oro Editions, B. Mouron / P. Rostain. P. 78 et 79 : Sphynx. P. 80 et 81 : Eliot Press. P. 82 et 83 : DR. P. 84 et 85 : DR. P. 86 et 87 : P. Rostain. P. 88 et 89 : O. Wipperfurtz / Trunk Archive / Photo Senso. P. 90 : Sipa.

« MARLON BRANDO N'ÉTAIT PAS SEULEMENT UN GRAND ACTEUR. IL ÉTAIT UNIQUE, C'ÉTAIT AUSSI UN HOMME EXTRAORDINAIRE DANS SA FAÇON DE PENSER LA VIE, LES GENS, LES FOURMIS, LA RÉALITÉ... EN DEHORS DE SON JEU, C'ÉTAIT UN GÉNIE »
- Francis Ford Coppola -



SOMMAIRE

Deux légendes du cinéma réunies pour la première fois. Sur le tournage du « Parrain », à New York en 1971.

UN GÉNIE FACE À SES DÉMONS	6
UNE LÉGENDE NÉE DANS LE CHAOS DE L'ENFANCE	10
Par Romain Clergeat	
LE PARRAIN DU CINÉMA	12
FASCINATION	24
Interview Romain Clergeat	
DÉSHONNEUR	25
Par Yannick Vely	
LE GOÛT DE L'EUROPE	26
ÉPOUSES ET TREMBLEMENTS	38
ANNA KASHFI «LA DÉLICATESSE NE FAISAIT PAS PARTIE DE SA PANOPLIE»	40
Par Romain Clergeat	
TARITA TERIIPAIA «C'ÉTAIT UN AMOUR IMPOSSIBLE MAIS C'ÉTAIT LE NÔTRE»	44
Entretien avec Lionel Duroy	
UN BRANDO NOMMÉ DÉSIR	46
AGATHE GODARD «MA NUIT AVEC BRANDO»	52
Propos recueillis par Caroline Mangez	

MARLON LE PROVOCATEUR	54
DRAME SUR MULHOLLAND DRIVE	60
CHRONIQUE D'UN NAUFRAGE ANNONCÉ	69
Par Marc Sich	
POSSIBILITÉ D'UN PARADIS	72
APRÈS LE MEURTRE DE SON FILS, IL REFUSE DE REVENIR DANS SON ÉDEN	80
Par Peter Manso	
THE BRANDO	82
TUMI BRANDO «ICI C'EST CHEZ MOI ! JE CONNAIS TOUS LES RECOINS DE L'ATOLL, LES MOINDRES NUANCES DU RÉCIF CORALLIEN»	84
Propos recueillis par Romain Clergeat	
MARLON EMPLOYAIT LE TERME DE «DÉVELOPPEMENT DURABLE» ALORS QUE L'EXPRESSION N'EXISTAIT PAS ENCORE	85
Par Romain Clergeat	
LA BEAUTÉ EN HÉRITAGE	86
SES DERNIERS RÔLES	90



DEDICACE

Epéda

Epéda,
l'excellence
à la française
depuis 1929.

Découvrez Dédicace, la collection Premium d'Epéda
et la liste de revendeurs sur www.epeda.fr

UN GÉNIE FACE À SES DÉMONS

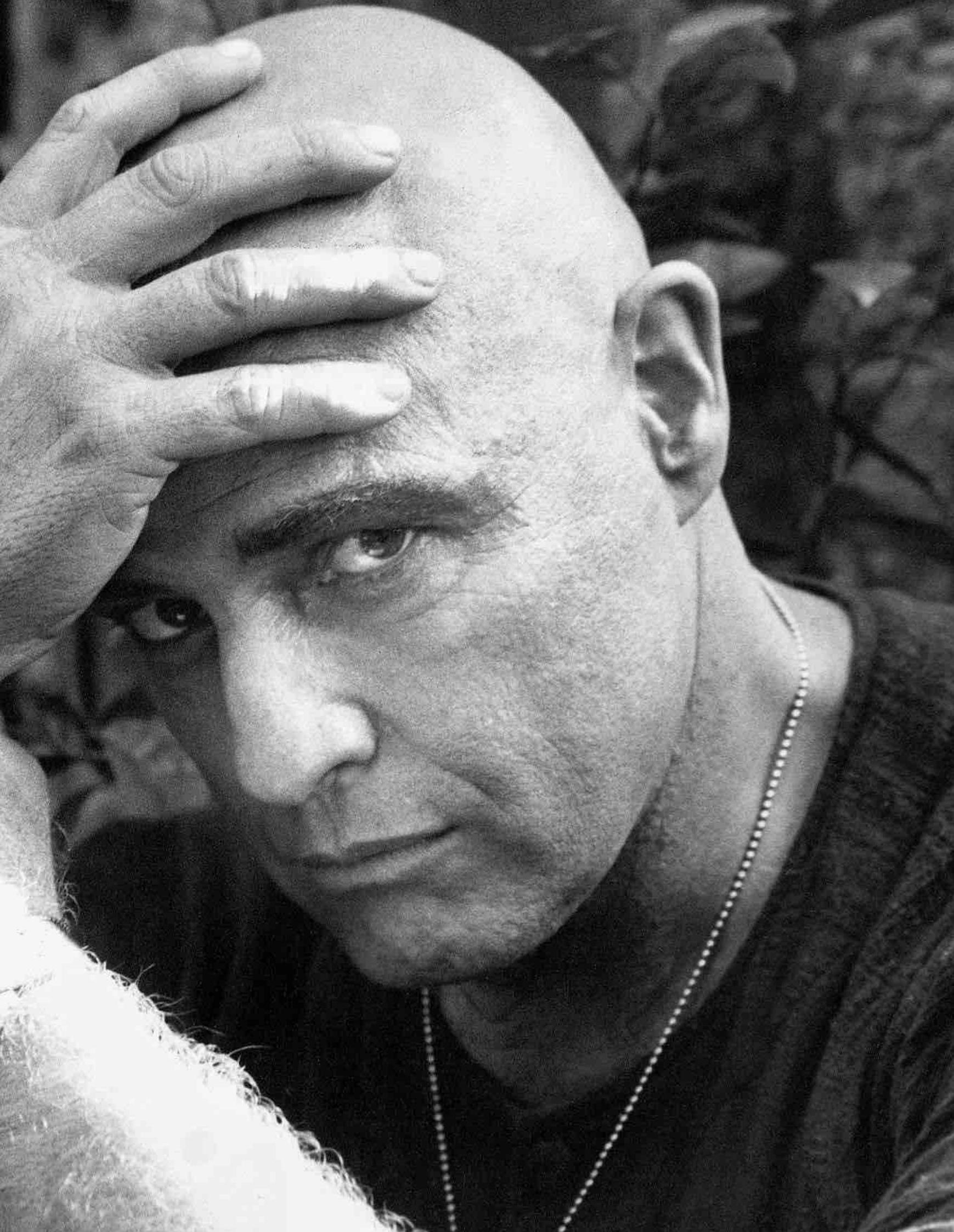
Un regard magnétique, qui fascine autant qu'il dérange. Né en 1924 à Omaha dans le Nebraska, Marlon montre très tôt un caractère hypersensible, compétitif et frondeur. «Je tiens mes traits instinctifs de ma mère et mon endurance de mon père, un dur à cuire», se souvient-il. Chez ce garçon au visage angélique et troublant bouillonnent déjà les pulsions sauvages qui feront aussi bien son succès que son malheur, et celui de son entourage. Au seuil de l'âge adulte celui qu'on surnomme encore «Bud» hésite entre devenir musicien et entrer dans les ordres. Son père lui laisse six mois pour trouver sa voie. L'été 1943, à 19 ans, il rejoint à New York ses sœurs qui étudient le théâtre.

AU CŒUR DES
TÉNÈBRES D'UNE ÂME
TORTURÉE DEPUIS
L'ENFANCE

Sur le tournage d'«Apocalypse Now» de Francis Ford Coppola, aux Philippines en 1976. À 52 ans, Brando entreprend une nouvelle métamorphose. Dans la peau du colonel Kurtz, militaire devenu fou et gourou de la jungle, il inscrit sa figure au panthéon du 7^e art.

Photo STÉPHANI KONG UHLER







DERRIÈRE LE MÊME REGARD, L'ŒIL DU CYCLONE

L'expression à la fois douce et renfermée du futur Stanley Kowalski est déjà là. « Bud » a bientôt 10 ans. Au dos d'une photo, dans l'album de famille, une de ses sœurs a inscrit : « C'est un garçon super ! Gentil et drôle, idéaliste et tellement jeune. »



Avec ses deux sœurs aînées, Frances et Jocelyn, « Les Brando bagarreurs » : ainsi a-t-il intitulé cette photo tirée de son album personnel pour la parution de son autobiographie, en 1994.



« Ça ressemble à une petite prise de bec entre ma sœur Frances et moi. J'ai 13 ans. À cette époque, mes parents s'étaient séparés, et ma mère, mes sœurs et moi étions partis vivre dans le comté d'Orange, en Californie, avec ma grand-mère Bess. »

C'EST AUPRÈS D'UN PÈRE BRUTAL ET D'UNE MÈRE TOURNENTÉE MAIS ADORÉE QU'IL VA FAÇONNER UNE HYPERSENSIBILITÉ ET UNE COLÈRE SOURDE QUI VONT DEVENIR SA SIGNATURE. DE CE CREUSET ÉMOTIONNEL, NOURRI PAR LA MÉLANCOLIE DES VASTES PLAINES DU NEBRASKA, NAIT UN TALENT BRUT, QUI VA TRANSFORMER LA DOULEUR EN ART, PUIS RÉVOLUTIONNER LE JEU D'ACTEUR

UNE LÉGENDE NÉE DANS LE CHAOS DE L'ENFANCE

PAR ROMAIN CLERGEAT

C

elui qui deviendra l'icône torturée de Hollywood voit le jour dans un foyer où l'amour et la violence s'entrechoquent comme les verres de gin que sa mère vide en cachette. Le jeune Marlon grandit à l'ombre de deux figures titanesques : une mère enivrante qu'il vénère et un père écrasant, brutal et coureur.

Dorothy Pennebaker Brando, la mère adorée, est pour lui une fée cabossée au parfum entêtant. « Les mots manquent pour décrire l'arôme qu'il y avait dans l'haleine de ma mère quand elle buvait. C'était une étrange association : cette haleine si parfumée était aussi le signe de son alcoolisme, que je haïssais », confie Brando dans ses Mémoires parus en 1996 (« Les chansons que me chantait ma mère », éd. Belfond). Cette fragrance ensorcelante, mélange de tendresse maternelle et de vapeurs éthyliques, hantera à jamais l'acteur. Dorothy, cet être fantasque qui se coiffe parfois d'un sac en papier les jours de pluie, fascine autant qu'elle désespère son fils. Elle est l'incarnation de cette beauté tragique qui jalonnera la vie et la carrière du futur Stanley Kowalski. L'amour complexe que Marlon portait à sa mère a probablement influencé ses relations futures avec les femmes, comme il le suggère lui-même : « J'allais reproduire ce processus toute ma vie, cherchant des femmes qui m'abandonneraient. »

Mais dans ce conte de fées alcoolisé, le prince charmant a des allures d'ogre. Marlon Brando Sr., commis voyageur à la poigne de fer, règne sur le foyer avec la subtilité d'un rouleau compresseur. « C'était un connard patenté que sa mère avait abandonné à l'âge de 4 ans, se souvient Brando fils, jamais il ne m'a fait la grâce d'un encouragement, d'un regard ou d'une accolade. » Ce colosse aux cheveux roux, pétri de testostérone et de colère rentrée, distribue les coups et les ordres avec la même aisance. Il façonne son fils dans le moule de la dureté, ignorant que cette rudesse donnera naissance à l'une des sensibilités les plus aiguës du cinéma. « C'était un bonhomme effrayant, maussade et colérique ; toujours prêt à gueuler, porté sur la bouteille, une brute qui aimait donner des ordres et poser des ultimatums ; et il avait la main aussi dure que le verbe. »

Cette relation difficile avec l'autorité paternelle a eu des répercussions durables sur la personnalité de Marlon Brando. « C'est

peut-être pour ça que, toute ma vie, je n'ai pas pu supporter l'autorité. » Cette rébellion devenant même l'une des caractéristiques marquantes de sa carrière d'acteur.

Entre ces deux figures aux contours flous, le jeune Marlon navigue comme un funambule sur le fil d'un rasoir. Il absorbe la fantaisie débridée de sa mère et la rage sourde de son père, les transformant en un intense cocktail intérieur.

L'amour maternel, philtre empoisonné, coule dans ses veines comme une drogue douce-amère. Quand Dorothy disparaît dans les brumes de l'alcool, c'est le petit Marlon qui part en quête de cette Eurydice des faubourgs. « Le téléphone sonnait et je tombais sur un policier : « Nous avons une certaine Dorothy Pennebaker Brando au poste. Vous pouvez passer la prendre ? » », racontera-t-il.

C'est pour égayer le quotidien de la dépressive Dorothy que Marlon développe un sens inné de la comédie. Il grimace, fait le pitre, apprend par cœur des tirades du théâtre shakespeareien qu'elle adore, pour enfin ciseler un sourire sur le visage de cette mère qui a le mal de vivre.

Al'adolescence, face à la brutalité paternelle, le jeune Brando révèle l'étoffe dont il est fait. Un soir d'orage familial, alors que les coups pleuvent sur sa mère comme une averse malsaine, l'adolescent se dresse. « Si tu la frappes encore, je te tue », lance-t-il à son père, les yeux brûlants d'une intangible détermination. Ce moment cristallise tout ce que Brando deviendra : un protecteur des faibles, un révolté contre l'injustice et un homme capable de tenir tête aux puissants.

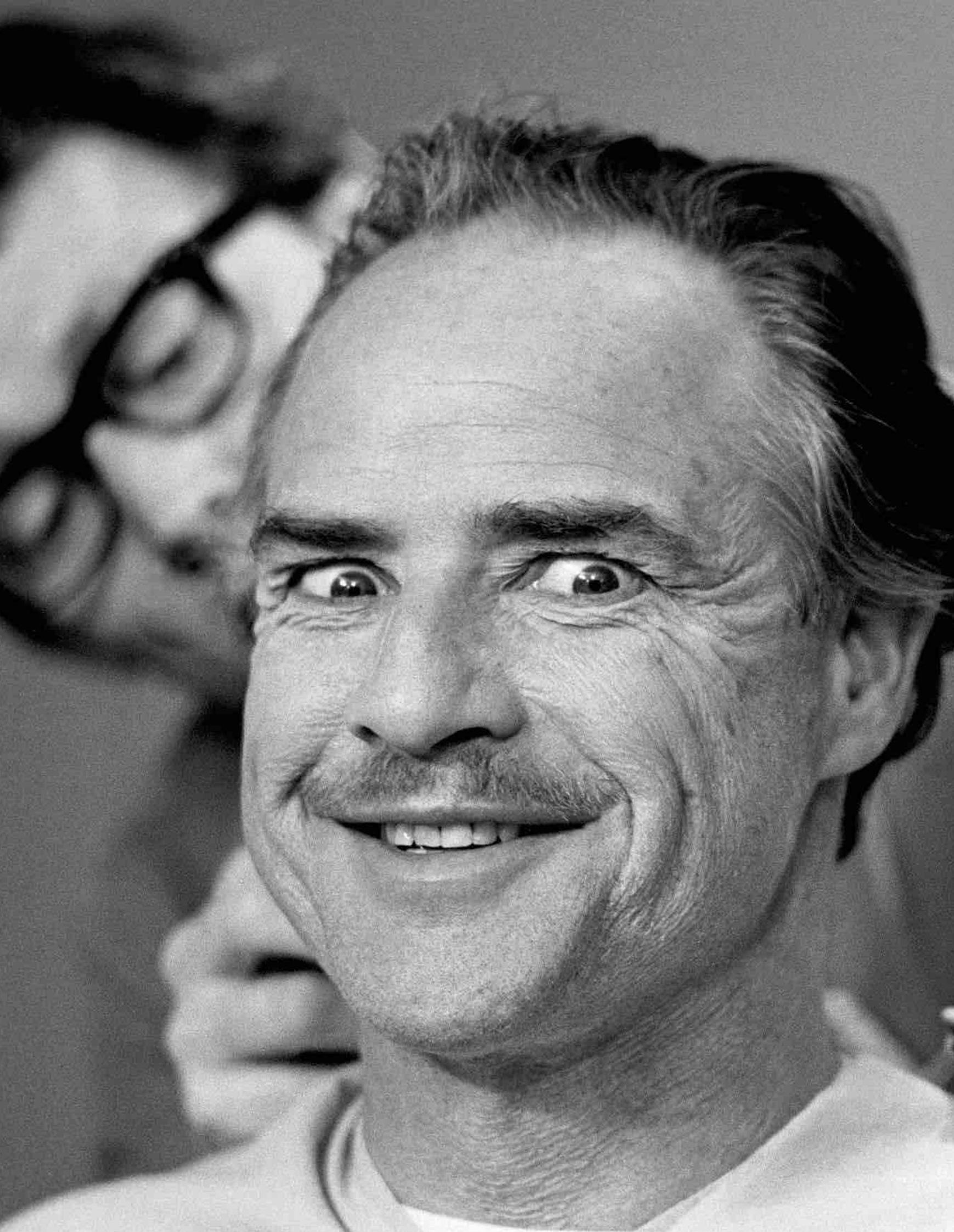
Cette enfance, creuset bouillonnant d'émotions contradictoires, façonne l'homme et l'artiste. Brando en sortira marqué au fer rouge, portant en lui la flamme vacillante de l'amour maternel et les cicatrices de la violence paternelle.

Ainsi naît une légende. Dans le fracas des assiettes brisées et le murmure des berceuses alcoolisées. À 19 ans, Marlon Brando, prend son baluchon et part pour New York, laissant derrière lui ce Midwest maudit.

Il ne le sait pas encore mais ce lourd bagage va le rendre unique. Et il incarnera mieux que personne la quintessence de l'homme moderne : complexe, tourmenté et magnétique. Passant sa vie à chercher dans le regard des autres le reflet de son enfance perdue. ■



Marlon Brando Sr. et sa femme Dorothy rendent visite en janvier 1954 à leur fils à Hoboken, dans le New Jersey, alors qu'il joue dans « Sur les quais » d'Elia Kazan. La mère de l'acteur mourra huit mois plus tard, le 16 août 1954.



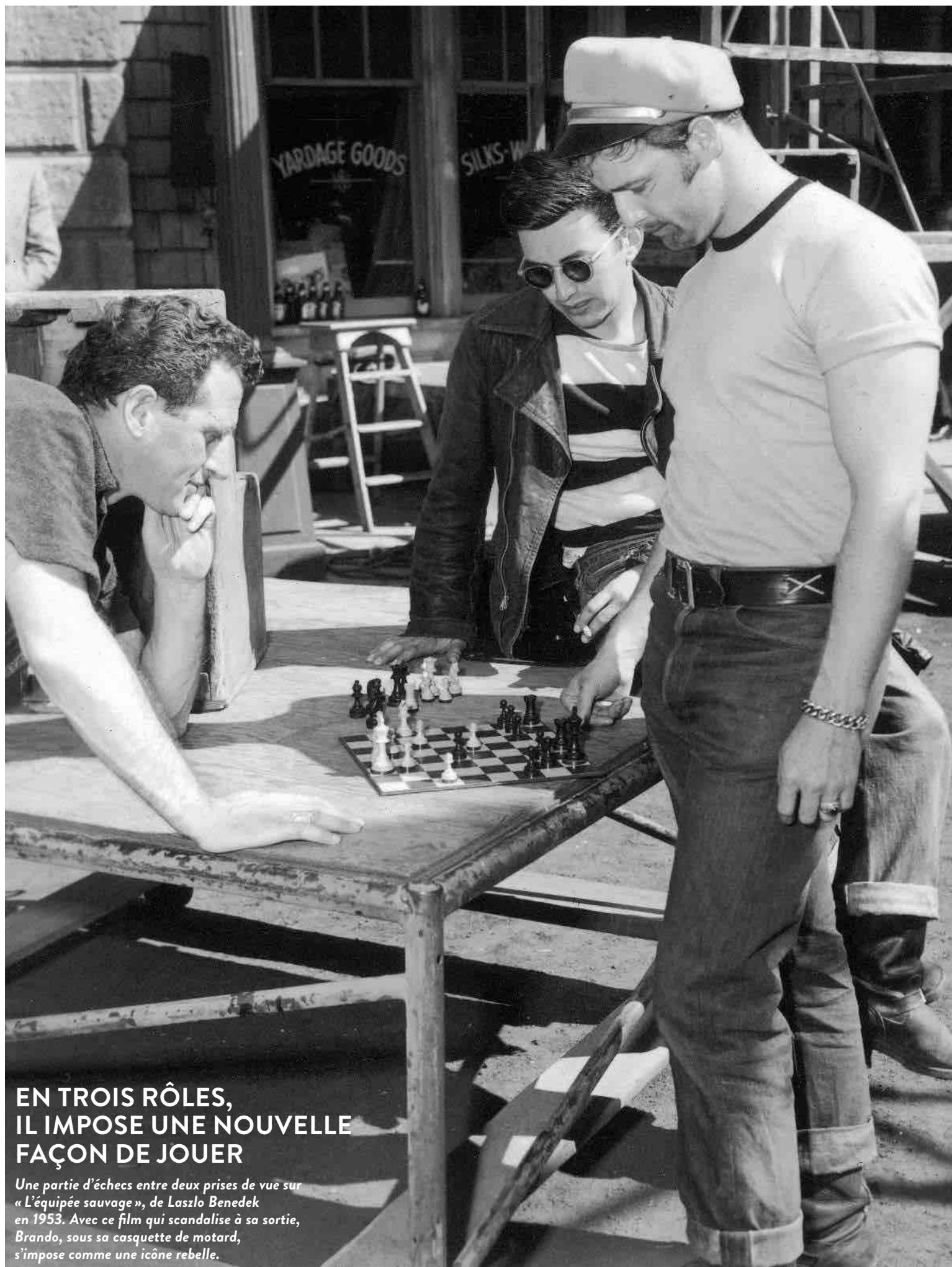
SOUS LE FARD, L'ÉMERGENCE D'UNE ICÔNE

En vieillissant sous le pinceau du maquilleur, l'acteur de 48 ans, alors boudé par le box-office, renait pour une seconde carrière. Imposé par le réalisateur Francis Ford Coppola, il devient Vito Corleone, un patriarche mafieux à bout de souffle. Sur les écrans en 1972, « Le parrain » est un triomphe et vaut à Brando un Oscar... qu'il refuse.

Photo STEVE SCHAPIRO

LE PARRAIN DU CINÉMA

Captiver, se grimer, jouer sur le malaise et les contradictions, c'est sa marque de fabrique. Selon Elia Kazan, le metteur en scène d'« Un tramway nommé Désir » qui a lancé sa carrière à Broadway, puis au cinéma, Brando est « tout simplement le meilleur comédien du monde ». Sa façon très physique d'incarner ses personnages révolutionne l'art dramatique. Monolithe impénétrable et acteur aux mille facettes, il méprise ouvertement son métier... mais s'y investit corps et âme, modifiant dialogues et scénarios, allant jusqu'à régler les lumières sur les plateaux. Même dans ses films ratés ou ceux qu'il renie, ses prestations sont magistrales. En 1961, il passe derrière la caméra pour sa seule réalisation.



EN TROIS RÔLES, IL IMPOSE UNE NOUVELLE FAÇON DE JOUER

Une partie d'échecs entre deux prises de vue sur « L'équipée sauvage », de Laszlo Benedek en 1953. Avec ce film qui scandalise à sa sortie, Brando, sous sa casquette de motard, s'impose comme une icône rebelle.



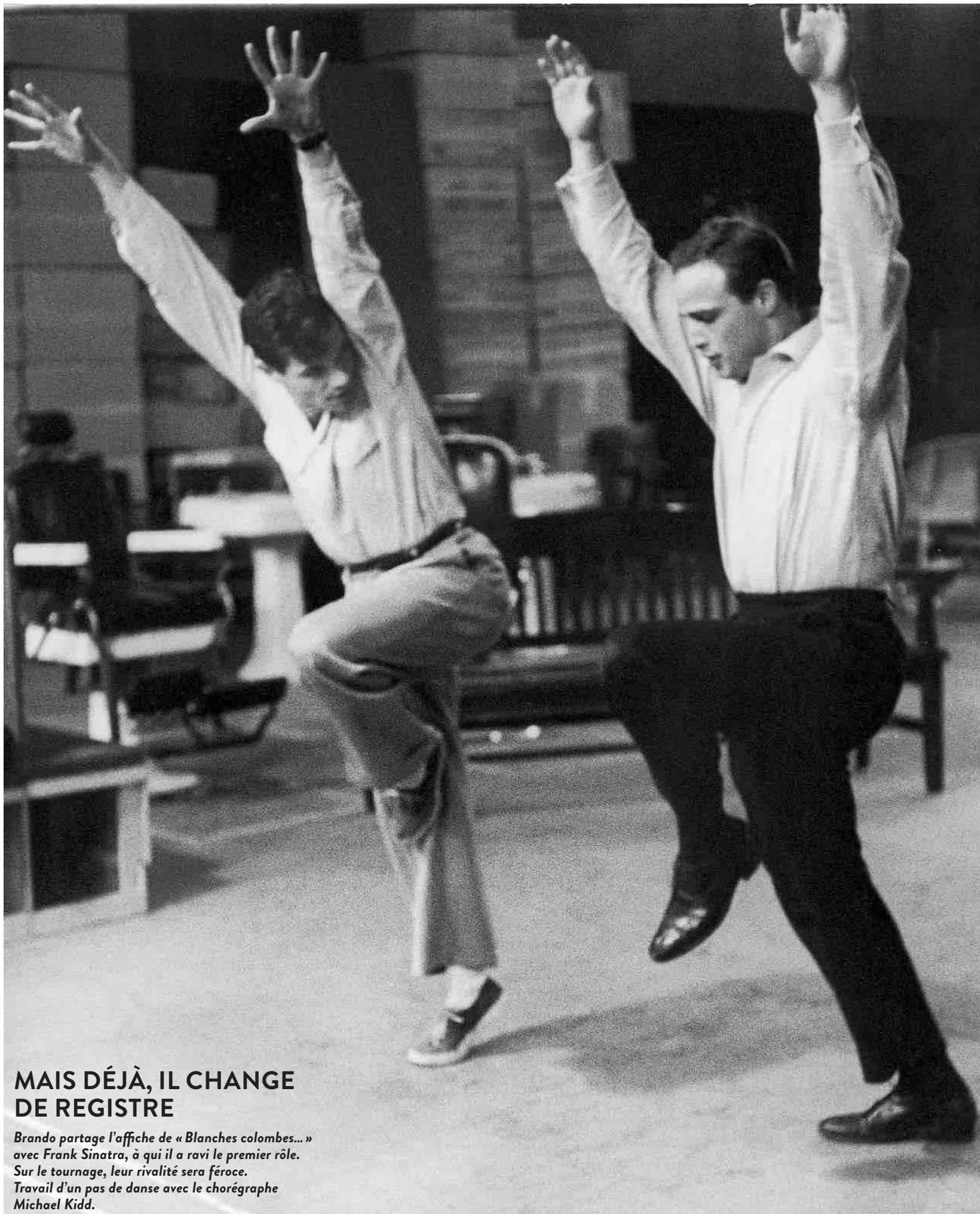
Sur le tournage d'« *Un tramway nommé Désir* » d'Elia Kazan en 1951, avec Kim Hunter, Vivien Leigh (à dr.) et Karl Malden (à g.).



Après la spectaculaire bagarre de « *Sur les quais* » d'Elia Kazan en 1954, entouré de Karl Malden et Kim Hunter (à dr.).

Avec « Blanches colombes et vilains messieurs », adaptation d'un show de Broadway par Joseph Mankiewicz en 1955, il s'essaie à la comédie musicale. Répétition avec Frank Loesser, coauteur de la musique.





MAIS DÉJÀ, IL CHANGE DE REGISTRE

Brando partage l'affiche de « *Blanches colombes...* » avec Frank Sinatra, à qui il a ravi le premier rôle. Sur le tournage, leur rivalité sera féroce. Travail d'un pas de danse avec le chorégraphe Michael Kidd.

*Un an après avoir interprété
Marc Antoine dans le « Jules César »
de Joseph Mankiewicz (1953),
il se plonge dans l'histoire romaine
lors de son séjour en Italie.
Devant la statue de bronze de
Nerva, 13^e empereur, sur la Via
dei Fori Imperiali.*

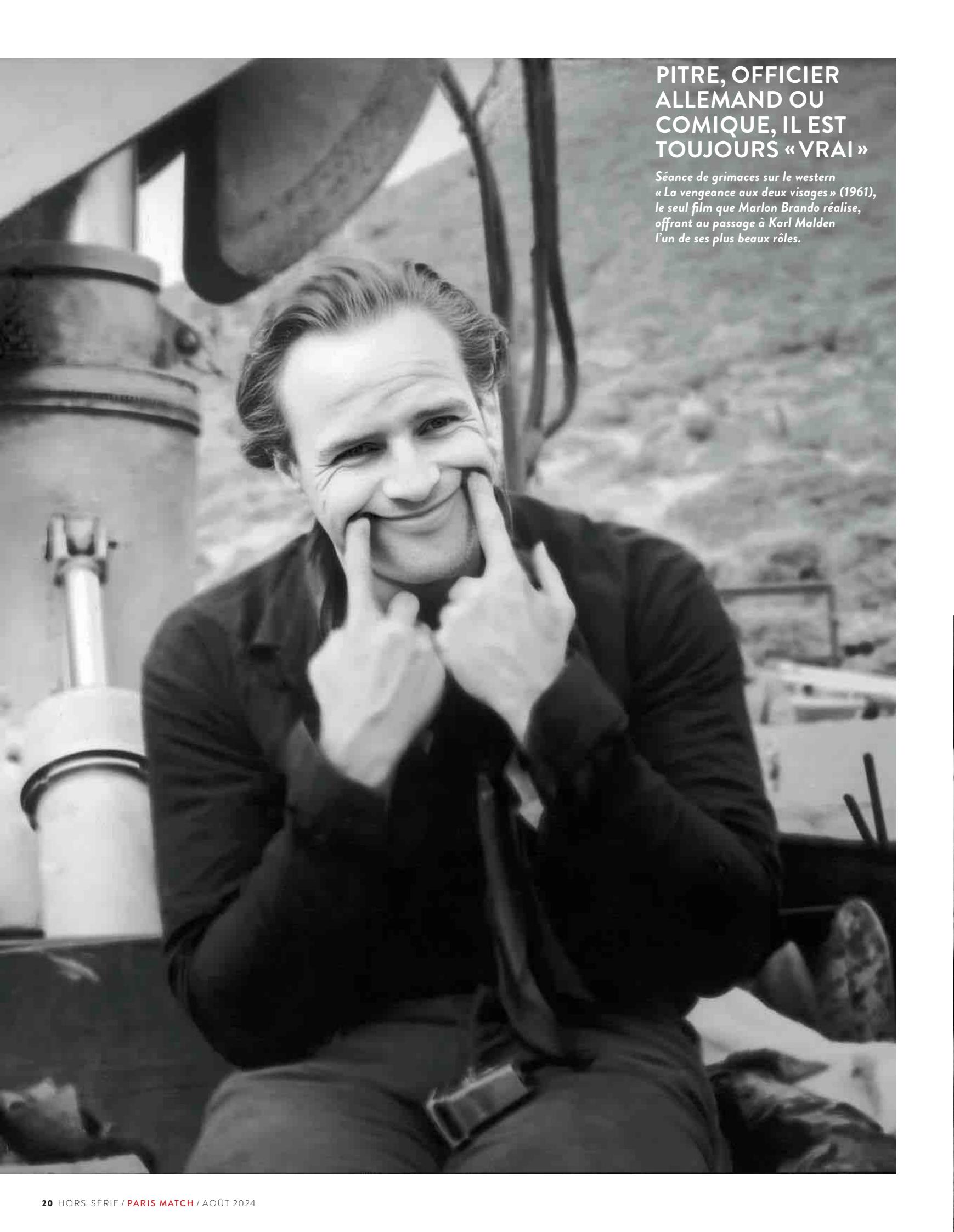
Photo MICHOU SIMON





**LE MEILLEUR
ACTEUR DU MONDE
INCARNE DES
PERSONNAGES
À SA MESURE**

En Napoléon Bonaparte dans « Désirée » de Henry Koster (1954). Le film relate l'histoire d'amour entre le futur empereur et Désirée Clary, qui deviendra reine de Suède. Brando y donne la réplique à Jean Simmons, grande vedette de l'époque qu'il retrouvera dans « Blanches colombes et vilains messieurs ».



PITRE, OFFICIER ALLEMAND OU COMIQUE, IL EST TOUJOURS « VRAI »

Séance de grimaces sur le western « La vengeance aux deux visages » (1961), le seul film que Marlon Brando réalise, offrant au passage à Karl Malden l'un de ses plus beaux rôles.



Pause déjeuner en uniforme d'officier de la Wehrmacht, entre deux séquences du « Bal des maudits » d'Edward Dmytryk (1958).



Rigolade sur canapé avec Charlie Chaplin, qui lui a offert le premier rôle dans « La comtesse de Hong Kong » (1967), aux côtés de Sophia Loren.





«LES RÉVOLTÉS DU BOUNTY» SIGNE SON DIVORCE AVEC HOLLYWOOD

L'œuvre de Lewis Milestone, filmée dans les îles du Pacifique, raconte la mutinerie de l'équipage du «Bounty», en 1789, contre l'inique capitaine Bligh. Brando y tient le rôle du lieutenant Fletcher Christian, meneur de la révolte. Mais sur le tournage – ici à Tahiti, le 20 mai 1961 –, c'est lui qui se comporte en tyran.

Photo JACK GAROFALO

DANS «UN PROPHÈTE» OU «BARON NOIR», SA CORPULENCE ET L'INTENSITÉ DE SON JEU L'ONT FAIT COMPARER À BRANDO. **NIELS ARESTRUP** S'EN DÉFEND, BIEN TROP ADMIRATIF DE CELUI QUI L'A TANT INSPIRÉ. UNE VÉNÉRATION TELLE QU'À SEULEMENT 17 ANS, ALORS QU'IL NE RÊVAIT PAS ENCORE DE DEVENIR ACTEUR, IL CHERCHA À RENCONTRER SON IDOLE SUR LE TOURNAGE DU «DERNIER TANGO À PARIS»

FASCINATION

INTERVIEW ROMAIN CLERGEAT

Paris Match. Quel fut votre premier choc avec Brando ?

Niels Arestrup. À la télé, dans «Un tramway nommé Désir», au tout début des années 1960. J'avais 11 ans. C'était comme une force de la nature, quelque chose que je n'avais jamais imaginé, jamais vu. J'ai été très marqué par cette vitalité qui irradiait de l'écran. Aussi exceptionnelle et présente que celle d'un animal sauvage.

Cette première impression est-elle devenue une sorte de fascination en grandissant ?

Ce n'était pas une fixation, mais petit à petit, j'ai découvert d'autres de ses films, retrouvant toujours cette même flamme, cette même intensité, avec une apparente décontraction. Ce qu'on appelle tout simplement la «présence» qui rayonnait même sur un vieil écran noir et blanc. Quand le virus du jeu d'acteur a commencé à m'habiter, j'ai regardé ses déplacements, son air détaché avec beaucoup plus d'intérêt évidemment.

Qu'est-ce qui vous a poussé à vouloir le rencontrer quand il tournait «Le dernier tango à Paris» au début des années 1970 ?

J'étais un jeune Parisien qui commençait à rêver de devenir acteur. Et j'ai appris par hasard, dans un magazine, que Brando tournait à Paris. Il y avait l'adresse de la production. J'ai appelé mais personne n'a répondu. Je savais que les studios étaient à Boulogne. Alors un après-midi, je suis allé voir. On n'entrait pas facilement. J'ai profité d'un moment d'inattention pour me faufiler. Une dame, sans doute une secrétaire, était dans un bureau. Avec un anglais approximatif teinté d'un fort accent américain, je lui ai fait croire que j'étais un ami de Marlon qui souhaitait le voir pendant qu'il était à Paris. Un peu inquiète, ne voulant pas prendre de risque, elle m'a indiqué qu'il tournait sa dernière scène rue Vavin ce jour-là, jusqu'à 18 heures. J'y suis allé. J'ai repéré les caravanes, les gens de la production. À 18 heures, le cordon de sécurité a été retiré et Marlon Brando est sorti, appuyé sur deux jeunes femmes, sans doute maquilleuse et habilleuse. Il avait du faux sang sur sa chemise car il venait de tourner la scène où son personnage meurt. Il a traversé la rue et nos regards se sont croisés quelques secondes. Pas de signe d'intérêt particulier mais pas d'agressivité non plus, juste un vague sourire. Il est monté dans sa caravane. Une demi-heure après, il en est ressorti, changé, les cheveux redevenus gris. Il s'est engouffré dans une voiture, direction son hôtel. Je suis resté figé, sidéré d'avoir pu le voir de si près.

Vous n'avez pas été tenté d'aller lui parler ?

Non, je n'avais pas envie de le déranger, de faire le fan collant. On avait échangé ce regard, ça me suffisait.

Pouvez-vous expliquer en quoi sa manière de jouer était unique, moderne, et a influencé tous ceux qui ont suivi ?

C'est difficile à définir. Une très forte intensité, comme une lumière qui irradie, sans qu'il ne fasse rien de particulier. C'est simplement là, ça ne bouge pas. Une présence aussi magnétique que celle d'un fauve. Quelque chose de mystérieux sur

lequel beaucoup ont écrit sans trouver d'explication. Une capacité à remplir l'instant présent d'une façon indéfinissable. Certains ont ça en eux, comme un don. Brando combinait puissance brute et détachement avec un naturel désarmant. Quand j'étais enfant, mon père m'emménageait souvent au zoo de Vincennes. Ma grande joie, c'était d'aller voir les lions en cage. Même quand ils ne faisaient rien, il y avait ce magnétisme animal. C'est la même sensation que j'ai eue en découvrant Brando à l'écran. Cette présence brute, instinctive, indéfinissable.

Beaucoup d'articles vous ont parfois comparé à lui. Avez-vous essayé de vous rapprocher de sa sensibilité de jeu ?

J'espère que non ! Peut-être que des choses m'ont échappé, sous influence. Mais j'ai compris que son secret était d'être totalement lui-même, tout en étant complètement habité par ses personnages. Ça paraît simple mais c'est inaccessible. Il faudrait avoir eu sa vie, ses joies, ses drames pour savoir faire ça naturellement comme lui. Ceux qui voudraient l'imiter n'auraient rien compris et se ridiculiseraient. Je suis flatté si on pense que j'ai une forme de présence, mais je suis incapable de la définir. J'ai suivi mon propre chemin avec sincérité et travail, sans chercher à copier qui que ce soit, et surtout pas Brando !

Très vite, le métier d'acteur semblait ne plus vraiment l'intéresser. Comment l'expliquez-vous ?

Je crois qu'il a ressenti une certaine déception, une lassitude, comme quelqu'un arrivé au sommet et pour qui la seule issue est de redescendre. Il avait sans doute atteint le sommet de son art dès «Un tramway nommé désir». Il avait réussi l'alchimie parfaite et inaccessible pour un comédien, entre authenticité et jeu. Mais une fois que vous avez réussi cet exploit, que pouvez-vous faire d'autre ? C'est comme si vous aviez atteint le sommet de l'Everest. On vous propose ensuite des petites balades en montagne, forcément ça vous intéresse moins. Il s'est mis en retrait, a vécu sur son île, prenant ses distances avec le cinéma, ne tournant plus que pour l'argent. Son immense talent lui était sans doute devenu un fardeau. Il était aussi en réaction contre la fascination qu'il suscitait. Au fond, il savait qu'il n'y avait pas de secret, juste ce don inexplicable qu'il avait en lui.

Si vous aviez pu le rencontrer par la suite, en auriez-vous eu envie ?

Je n'aurais pas refusé de lui parler s'il me l'avait proposé. Mais je n'avais pas du tout l'esprit de le déranger.

Peut-on dire qu'il était un acteur à part, au-dessus de tous les autres ?

Marlon Brando avait un talent si singulier qu'il en est presque inexplicable. Personne n'a jamais eu envie de se ridiculiser en reprenant un de ses rôles. Ce serait suicidaire. Il y avait chez lui quelque chose d'unique, d'inoubliable, de puissant. Il faudrait être fou pour vouloir l'imiter. Beaucoup ont fait des choses impressionnantes, inoubliables, que ce soit au cinéma ou au théâtre. Mais Brando avait ce petit quelque chose en plus qu'on ne peut qu'admirer. Sa présence à l'écran reste unique. ■

« **IL ÉTAIT TOTALEMENT LUI-MÊME, TOUT EN Étant COMPLÈTEMENT HABITÉ PAR SES PERSONNAGES. ÇA PARAÎT SIMPLE MAIS C'EST INACCESSIBLE** »

Niels Arestrup

DÉSHONNEUR

PAR YANNICK VELY

Pour obtenir «une réaction spontanée», Bernardo Bertolucci avait caché à sa jeune actrice Maria Schneider l'usage du beurre dans une scène-clé du «Dernier tango à Paris». Rien ne peut justifier l'horreur d'une agression sexuelle. Ni l'époque aux mœurs plus légères, dit-on, comme si cela pouvait effacer le traumatisme. Ni l'art, bien sûr, grand mot lancé en l'air par Bernardo Bertolucci, mort en 2018. Sur le tournage du sulfureux «Dernier tango à Paris», récit d'une passion entre un quadragénaire américain et une jeune femme française, le réalisateur du «Dernier empereur» a fait simuler le viol de Maria Schneider par Marlon Brando, sans prévenir l'actrice de l'emploi de beurre – une scène qui fait depuis fantasmer les érotomanes. Il a confessé cet acte lors d'une discussion à la Cinémathèque de Paris, en 2013.

«La séquence du beurre est une idée que j'ai eue avec Marlon le matin même», a-t-il expliqué, ajoutant qu'il voulait la réaction d'une femme et non d'une actrice. Et le cinéaste de tenter de se justifier: «Pour obtenir quelque chose, je pense qu'il faut être libre. Je ne voulais pas que Maria joue son humiliation et sa rage, je voulais qu'elle ressente... la rage et l'humiliation. Depuis, elle me hait.»

Décédée en 2011, Maria Schneider – qui jouera ensuite dans «Profession reporter» de Michelangelo Antonioni – a toujours clamé avoir eu l'impression d'avoir été «violée à la fois par Bertolucci et Brando». «Marlon m'a dit: "Maria, ne t'en fais pas, c'est juste un film."» Mais durant la scène, même si ce que Marlon a fait n'est pas réel [il simule le viol], je pleurais de vraies larmes. Marlon Brando n'a même pas eu l'élégance de s'excuser après la scène», se rappelle-t-elle, dans une interview accordée au

«Daily Mail». Bernardo Bertolucci s'est expliqué dans un communiqué. «Je voudrais, pour la dernière fois, mettre au clair les ridicules malentendus», exposait-il tout d'abord, avant d'expliquer que Maria Schneider était prévenue de la scène de la sodomie simulée, écrite dans le scénario, mais pas de l'usage du beurre. «J'ai spécifié, mais peut-être cela n'était pas clair, que j'avais décidé avec Marlon Brando de ne pas informer Maria que nous voulions utiliser du beurre [comme lubrifiant]. Nous voulions sa réaction spontanée vis-à-vis de son utilisation inhabituelle», affirmait-il en décembre 2016.

A Paris Match, nous avons replongé dans nos archives. En 1972, nous évoquions le tournage du film culte. Citons l'extrait précis: «Toujours dans le même appartement vide, trois personnages: Brando, Maria et un petit pot de beurre. Transposé, un remake érotique du Petit Chaperon rouge où on ne sait pas qui va manger l'autre. Maria, très soumise. Pendant la scène, elle a hurlé, pleuré, pour de vrai. Après, elle a couru vers la chambre qui lui servait de loge, s'est jetée sur le lit, en larmes. Brando l'a rejointe, a mis un peu de musique. Rideau. Quelques minutes plus tard quand Bertolucci a eu besoin d'eux – on était tout de même là pour tourner – ils étaient toujours étendus sur le lit, la tête de Maria sur l'épaule de Brando. Elle était apaisée, hoquétait mollement, comme un enfant après les sanglots.»

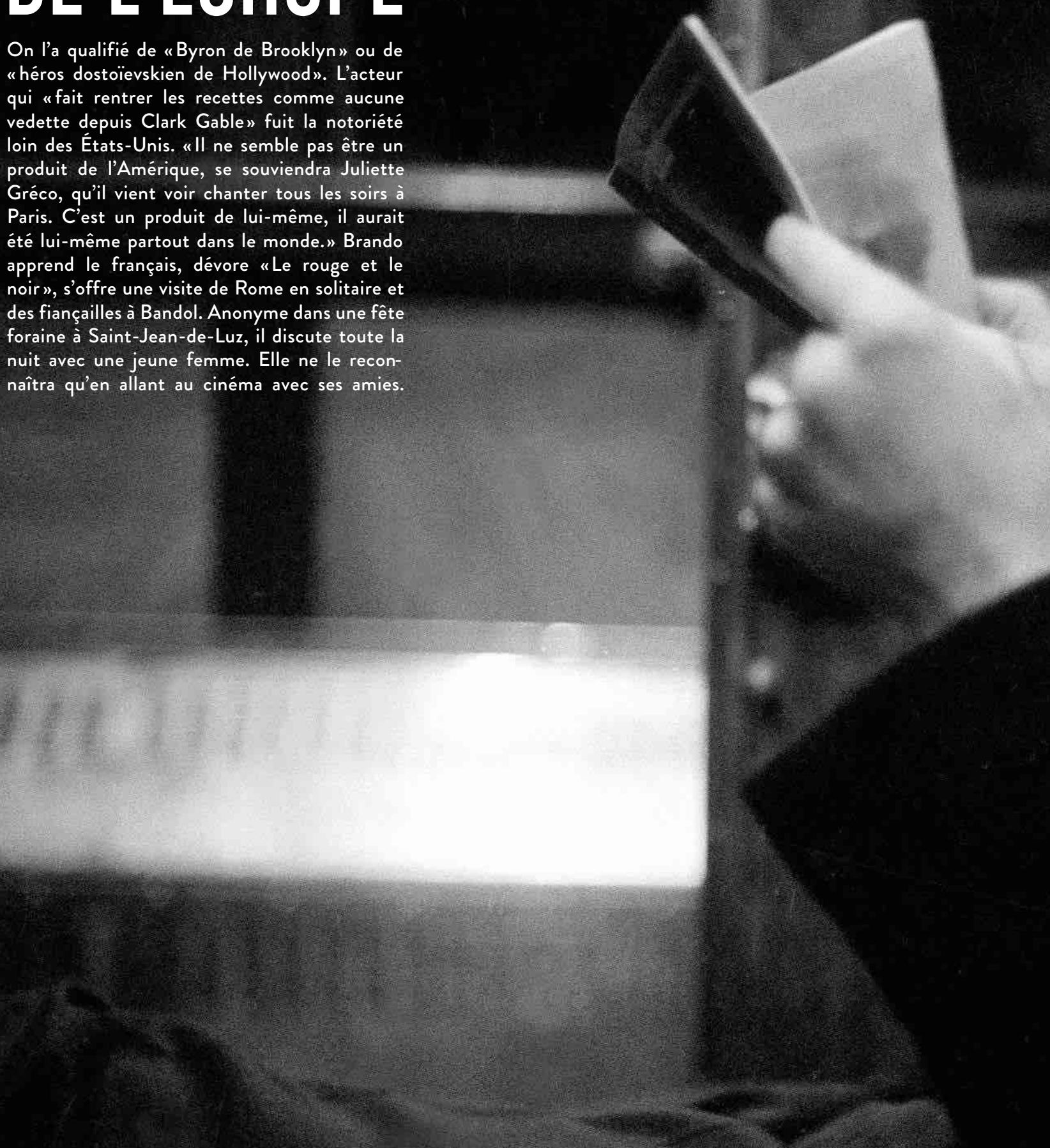
Alors bien sûr le cinéma de Bernardo Bertolucci, auteur de grands films – «Le conformiste», «1900», «Le dernier empereur» – doit être vénéré à sa juste valeur. Mais il ne faut pas oublier la violence commise à l'encontre de Maria Schneider, cette méthode brutale d'obtenir la vérité à l'écran. ■

La scène qui brisa une actrice de 19 ans. Jugée scandaleuse à la sortie du film en 1972, longtemps considérée d'anthologie, elle apparaît aujourd'hui comme une scène de crime.



LE GOÛT DE L'EUROPE

On l'a qualifié de «Byron de Brooklyn» ou de «héros dostoïevskien de Hollywood». L'acteur qui «fait rentrer les recettes comme aucune vedette depuis Clark Gable» fuit la notoriété loin des États-Unis. «Il ne semble pas être un produit de l'Amérique, se souviendra Juliette Gréco, qu'il vient voir chanter tous les soirs à Paris. C'est un produit de lui-même, il aurait été lui-même partout dans le monde.» Brando apprend le français, dévore «Le rouge et le noir», s'offre une visite de Rome en solitaire et des fiançailles à Bandol. Anonyme dans une fête foraine à Saint-Jean-de-Luz, il discute toute la nuit avec une jeune femme. Elle ne le reconnaîtra qu'en allant au cinéma avec ses amies.





VOYAGE SUR LA TERRE DE SES ANCÊTRES

En route pour la Ville éternelle, en novembre 1954. Avec ses lunettes, on l'a pris pour un étudiant en goguette. Lecteur de Nietzsche, Kierkegaard et des penseurs chinois entre deux prises de vues, il se contente cette fois d'un magazine.

Photo MICHOU SIMON

TRAIN DE NUIT POUR ROME

Sur la couchette de son wagon-lit, il joue un air d'harmonica. Il profitera de son séjour en Europe pour s'adonner à son autre passion, la musique. Percussionniste émérite, il se mêle des nuits entières aux orchestres afro-cubains des clubs.

Photos MICHOU SIMON

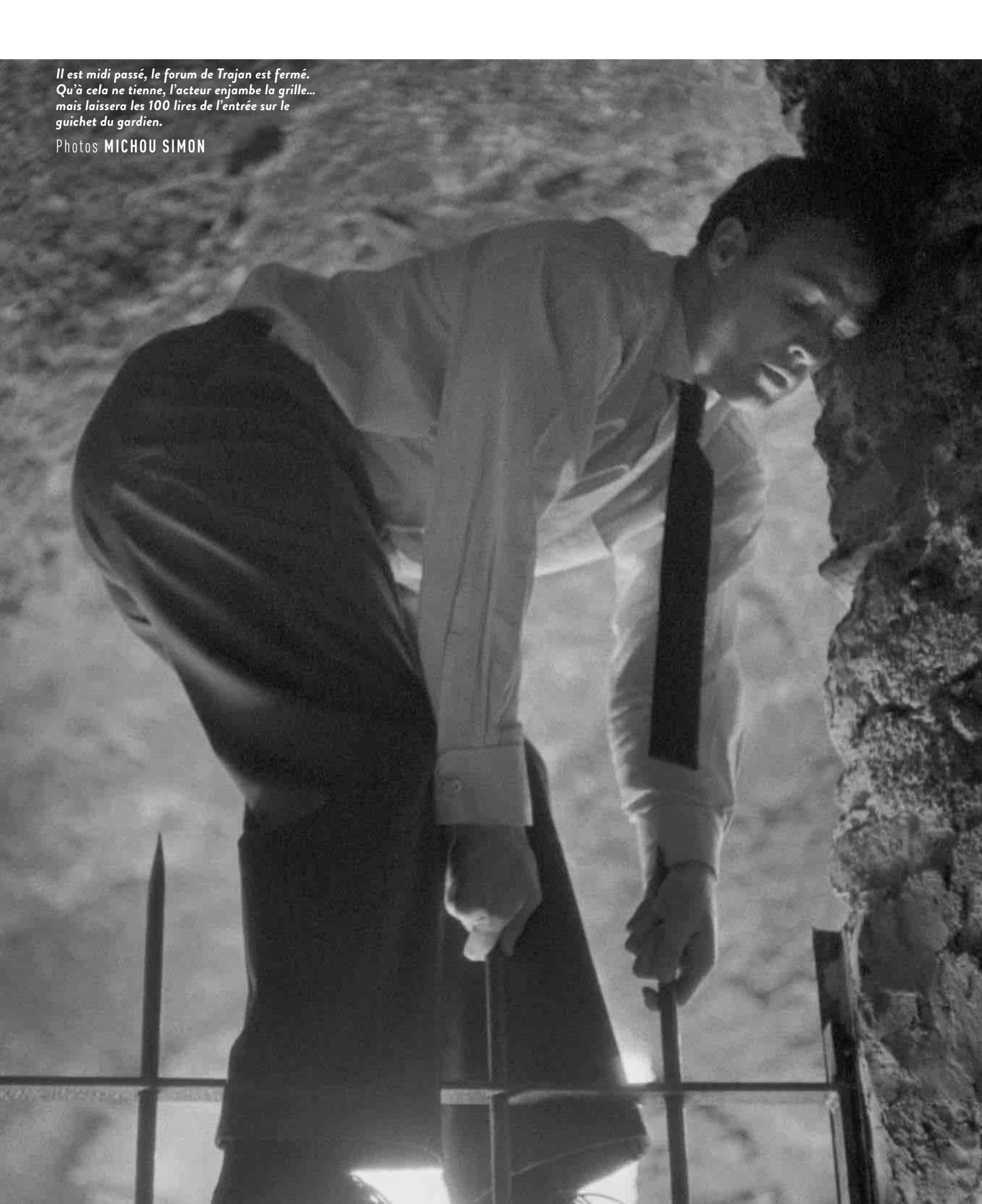


Dans sa chambre d'hôtel de Rome, Brando voyage léger, on le laisse entrer partout même en pull-over. Dans sa valise, il a glissé son livre de chevet : une œuvre de Krishnamurti.



*Il est midi passé, le forum de Trajan est fermé.
Qu'à cela ne tienne, l'acteur enjambe la grille...
mais laissera les 100 lires de l'entrée sur le
guichet du gardien.*

Photos MICHOU SIMON





POUR VISITER SEUL LE COLISÉE, IL EN ESCALADE LES GRILLES

En ce matin de la Toussaint, l'acteur constamment poursuivi peut s'offrir une visite de Rome en toute tranquillité : la ville entière, photographes et vendeurs de souvenirs inclus, est sur la place Saint-Pierre pour recevoir la bénédiction du pape.



UNE FIANCÉE À BANDOL

En octobre 1954, Brando annonce son intention d'épouser une Française, fille de pêcheur, rencontrée à Broadway, Josanne Mariani. Ils n'auront que le temps d'un séjour romantique en Italie : à leur retour à New York, les fiançailles sont rompues. À Bandol, dans le jardin du peintre Moïse Kisling, pour qui Josanne a été modèle.

Photo EDWARD QUINN





SUPERSTAR À PARIS

Dans la cohue de la Kermesse aux étoiles, il a perdu sa veste de costume. Créeée pour célébrer la libération de Paris, c'est la fête foraine la plus populaire de l'après-guerre. Les vedettes y rencontrent le public au profit d'œuvres sociales et parmi les photographes, Claude Azoulay (debout à dr.), célèbre «œil» de Paris Match. Au jardin des Tuileries, le 18 juin 1957.

Photo TONY SAULNIER





SA SOIF DE CULTURE S'ABREUVE AUX SOURCES DU VIEUX CONTINENT

Rue de Rivoli, devant le mémorial des soldats et civils morts sur la place de la Concorde pendant les combats de la libération de Paris en août 1944.

Rencontre avec l'écrivain Irwin Shaw, auteur du roman « Le bal des maudits », en 1957. Brando est à Paris pour le tournage de l'adaptation du livre par Edward Dmytryk.

Avec Arletty, dont il serait tombé amoureux en regardant « Les enfants du paradis », de Carné. « La première chose que j'ai faite à Paris a été de demander à voir Arletty, aurait-il confié à l'écrivain Truman Capote. J'y suis allé comme en pèlerinage. »

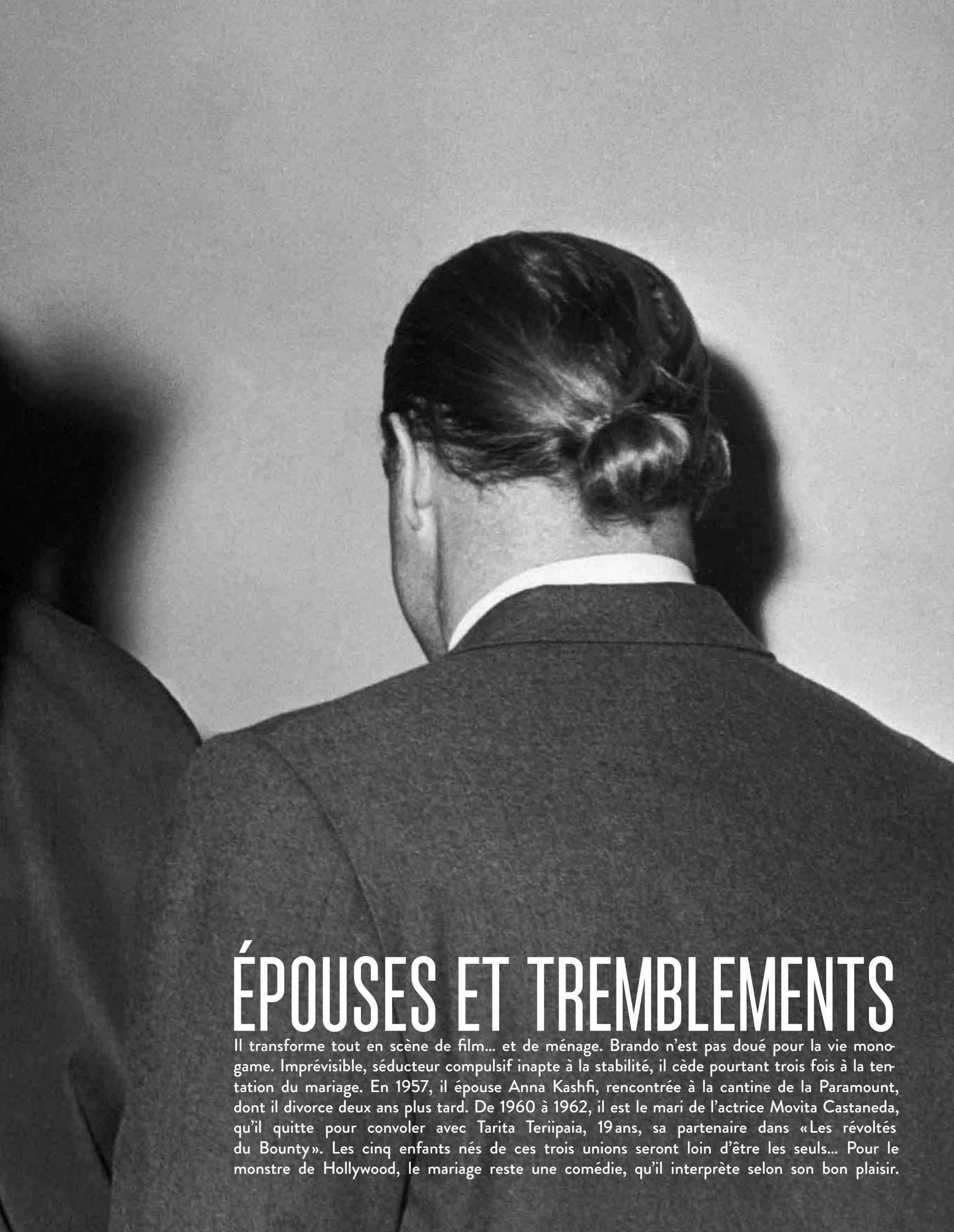
À bord de l'avion qui l'emporte à Berlin pour la suite du tournage du « Bal des maudits », en août 1957.





L'EFFET BRANDO : DE L'ADORATION À L'EXASPÉRATION

1962. Brando vient d'obtenir un droit de visite à son fils Christian, 4 ans. À la sortie du palais de justice de Santa Monica, son ex-femme Anna Kashfi, à qui il aurait fait des grimaces pendant l'audience, lui assène une gifle. « Vous l'avez, votre photo ! » crie-t-elle au reporter.



ÉPOUSES ET TREMBLEMENTS

Il transforme tout en scène de film... et de ménage. Brando n'est pas doué pour la vie monogame. Imprévisible, séducteur compulsif inapte à la stabilité, il cède pourtant trois fois à la tentation du mariage. En 1957, il épouse Anna Kashfi, rencontrée à la cantine de la Paramount, dont il divorce deux ans plus tard. De 1960 à 1962, il est le mari de l'actrice Movita Castaneda, qu'il quitte pour convoler avec Tarita Teriipaia, 19 ans, sa partenaire dans «Les révoltés du Bounty». Les cinq enfants nés de ces trois unions seront loin d'être les seuls... Pour le monstre de Hollywood, le mariage reste une comédie, qu'il interprète selon son bon plaisir.

Anna Kashfi

« LA DÉLICATESSE NE FAISAIT PAS PARTIE DE SA PANOPLIE »

PAR ROMAIN CLERGEAT



Anna Kashfi, actrice d'origine indienne, a rencontré pour la première fois Marlon Brando en octobre 1955, à la cantine des studios Paramount à Hollywood. C'est loin d'être un coup de foudre. « Nos regards ne se sont pas accrochés. Nulle cloche n'a sonné. Et même si les cloches avaient sonné, le vacarme environnant les aurait vite étouffées. » Ce n'est que plus tard, lorsque Brando l'invita à dîner, qu'une relation naît entre eux.

Mais Anna refuse d'abord de sortir seule avec cet étranger: « Peut-être était-ce davantage de la prudence que de la pruderie », analyse-t-elle. Et quoi de plus séduisant pour un séducteur que de lui résister...

Brando se montre patient, et insistant, avant qu'Anna Kashfi ne cède à ses avances. Comment se refuser à celui qui aurait été élu « plus bel homme du monde » si un tel classement avait alors existé. Kashfi reste pourtant sur ses gardes. « Je savais que Marlon avait des relations sexuelles de tout ordre, avec toutes sortes de partenaires. Marlon lui-même m'en avait informée: « Je veux tout essayer! » Malgré cela, une passion grandit au fil des mois.

La personnalité complexe et changeante de Brando rend leur relation orageuse dès le début. « J'éprouvais toujours un sentiment d'insécurité aussi bien dans nos intimités que dans notre vie quotidienne. Jamais Marlon ne me prévenait avant de débarquer chez moi, même à trois heures du matin », raconte-t-elle. Les infidélités répétées de l'acteur et ses sautes d'humeur n'arrangent rien non plus. Un soir, elle découvre une perruque féminine accrochée dans la chambre. « Mon Dieu, c'est à Rita », bégaya-t-il, avouant qu'elle appartenait à Rita Moreno avec qui il avait une liaison. « Bon sang, Marlon, s'offusqua Anna, outrée par ce manque de respect, c'est d'une muflerie incroyable. »

Dans ses Mémoires, Anna Kashfi évoque sans fard leurs rapports sexuels et la manière singulière qu'avait Brando de faire l'amour: « Cela avait tout d'une représentation parfaitement rodée. C'était un partenaire sexuel égoïste, cherchant la chaleur et le naturel. La délicatesse ne faisait pas partie de sa panoplie. » Et d'ajouter: « Physiquement, il n'était pas gâté. Il masquait cette déficience par une dévotion abusive à l'égard de son sexe qu'il appelait avec une certaine emphase « mon noble outil! »

Malgré tout, Anna tomba enceinte d'un garçon qu'ils prénommeront Christian. La grossesse se complique, mais Brando, en voyage à New York, refuse de revenir auprès d'elle malgré ses appels à l'aide. « Il ne demanda même pas dans quelle clinique j'étais transportée, déplore Anna. Et dire qu'il avait répété, jour après jour, combien il désirait cet enfant ! »

Leur mariage, célébré en catimini en 1957, n'améliore pas les choses. Les absences répétées de Brando, parti à New York ou en Europe tourner, laissent Anna seule et désesparée. La mort accidentelle du chaton que Brando lui avait offert avant un énième départ la plonge dans un profond désespoir. « Yeti, mon compagnon, la dernière chose vivante qui me rattachait à l'homme que j'aimais, Yeti était mort comme mon mariage avec Marlon, mort comme l'amour de Marlon, noyé dans cette piscine. »

Quand il est là, Brando est absent et le fossé entre eux devient abyssal. « Comme les paroles de Marlon sonnaient creux ! Sa voix manquait de conviction, décrit-elle, seuls ses gestes exprimaient un semblant de sincérité. Je m'aperçus que mon mari, si habile à composer une multiplicité de personnages devant les caméras, était devenu incapable d'être lui-même. »

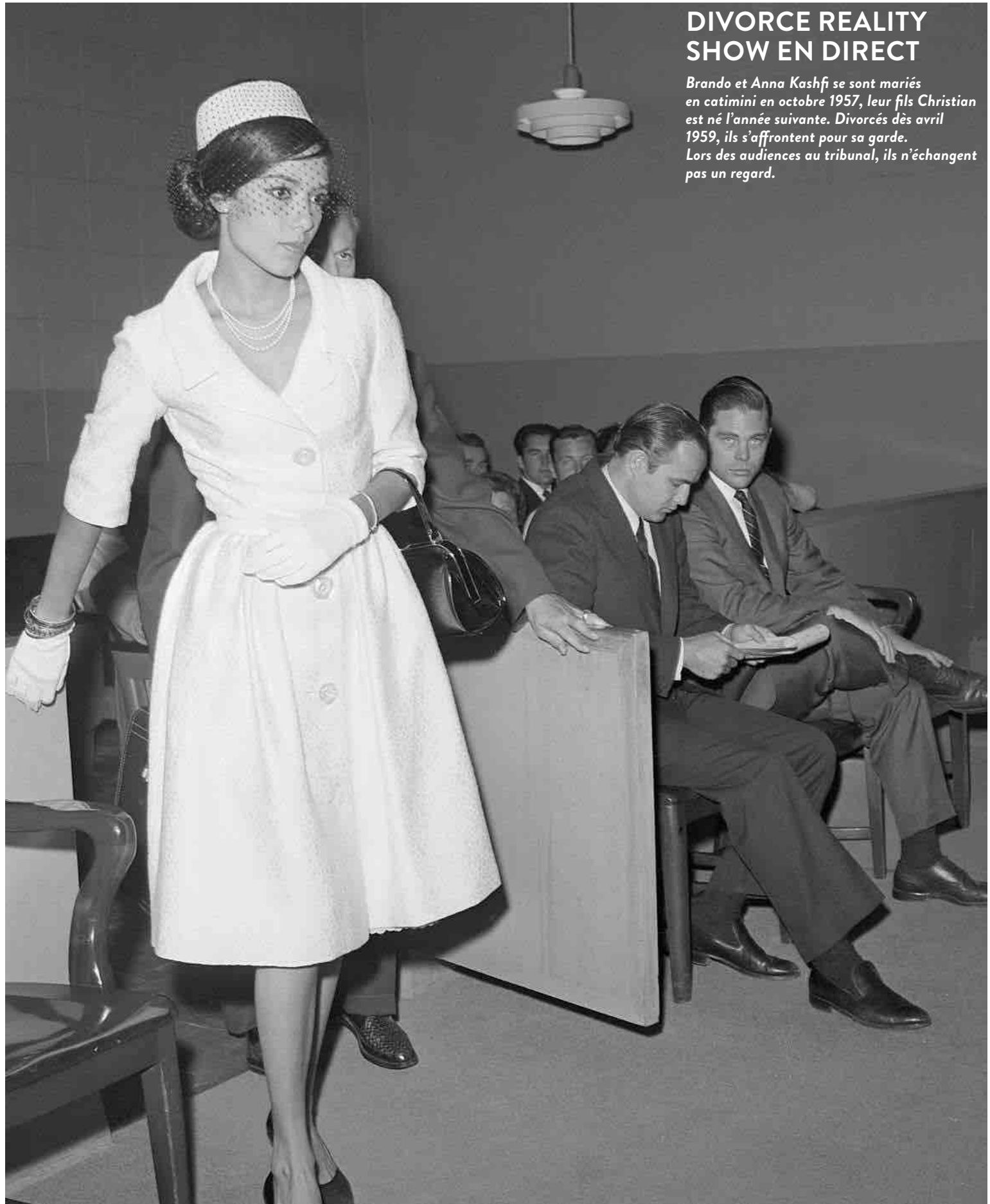
Néanmoins, Anna refuse de renoncer à leur mariage, pour le bien de Christian. « Je ne savais pas encore ce que l'avenir apporterait mais j'étais convaincue d'une chose : pour notre enfant et pour moi-même, je lutterais jusqu'au bout, jusqu'à ce que Marlon devienne un être humain responsable, généreux, capable d'amour, ou bien jusqu'à ce que je comprenne que tout espoir était vain. J'étais persuadée qu'une telle lutte valait la peine d'être menée. »

Avec le recul, elle admet l'inéluctable échec de leur mariage : « Je le sais maintenant, c'était un combat perdu d'avance. Mais que faire d'autre lorsque l'on aime ? Marlon est un kaléidoscope dont l'image dépend de l'angle sous lequel on le voit. S'il porte parfois une auréole, une observation attentive permet d'y voir pointer des cornes. »

Un an plus tard, leur divorce est prononcé et s'ensuit une longue bataille pour la garde de Christian. Dans un grand dénuement et sans jamais avoir revu Brando, elle meurt en 2015. ■

DIVORCE REALITY SHOW EN DIRECT

Brando et Anna Kashfi se sont mariés en catimini en octobre 1957, leur fils Christian est né l'année suivante. Divorcés dès avril 1959, ils s'affrontent pour sa garde. Lors des audiences au tribunal, ils n'échangent pas un regard.





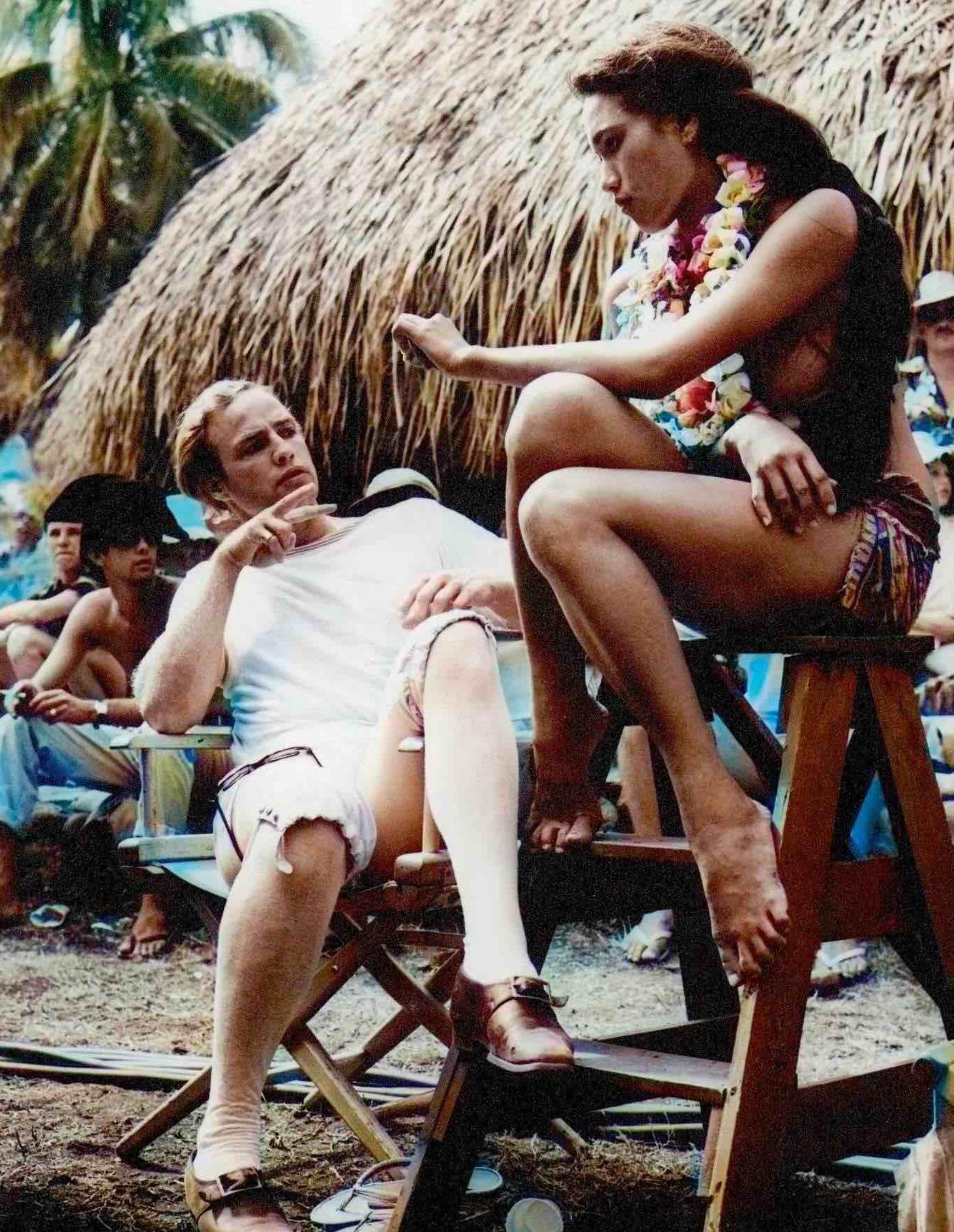
JUSQU'À SA RENCONTRE AVEC TARITA, UNE LONGUE ERRANCE MATRIMONIALE

Avec Carmelita Pope, son amie d'enfance et amour de jeunesse. Engagée comme doublure de Kim Hunter sur la pièce « Un tramway nommé Désir », elle n'aura jamais l'occasion de la remplacer. Elle et Brando resteront toujours liés.

Au côté de sa deuxième épouse Movita Castaneda, mère de son fils Miko, à la première des « Révoltés du Bounty », à Los Angeles en 1962. Leur divorce sera prononcé la même année, ce qui ne les empêchera pas d'avoir une fille, Rebecca, en 1966.

Avec sa partenaire Tarita Teriipaia, Polynésienne de Bora-Bora, sur le tournage des « Révoltés du Bounty », en 1962. Ils se marient quelques mois plus tard et auront deux enfants, Simon et Cheyenne, avant de divorcer dix ans plus tard.





Tarita Teriipaia

« C'ÉTAIT UN AMOUR IMPOSSIBLE MAIS C'ÉTAIT LE NÔTRE »

ENTRETIEN AVEC LIONEL DUROY

Paris Match. Vous publiez un livre six mois après la disparition de Marlon. L'avez-vous informé de ce projet ?

Tarita Teriipaia. Oh ! oui, bien sûr je l'ai prévenu ! La dernière fois, c'était début 2004, après les fêtes de Noël que nous avions passées ensemble. Marlon voulait participer à son écriture. Moi je ne voulais pas, je voulais que ce soit mon livre. J'aurais voulu que Marlon le lise et je n'imaginais pas qu'il allait partir si vite, lorsqu'en avril, j'ai contacté mon éditeur Bernard Fixot. Il m'avait dit qu'il vivrait encore cinq ans, et je l'ai cru...

Vous êtes polynésienne, de culture orale, votre vie est restée secrète, qu'est-ce qui a déclenché l'écriture de ces souvenirs intimes ?

Nous avons vécu des drames terribles et nous avons tous beaucoup souffert. Marlon n'en parlait jamais. Je voulais que nos enfants, que tous nos petits-enfants connaissent notre histoire. D'ailleurs, ils attendent que le livre sorte et ils m'en parlent tout le temps. Même si c'était très difficile pour moi d'évoquer aujourd'hui toutes ces tragédies, j'avais besoin de comprendre, et aussi de me libérer. Depuis la mort de ma fille Cheyenne, je suis hantée tous les jours par les mêmes questions qui me font mal : Pourquoi ? Est-ce que c'est ma punition ? Est-ce que nous sommes maudits ? Est-ce que Dieu, là-haut, m'en veut pour quelque chose ? [Long silence.]

À 18 ans, vous obtenez le premier rôle féminin des "Révoltés du Bounty". Brando est alors un dieu vivant. Vous souvenez-vous de ce que vous avez pensé en le voyant pour la première fois ?

Toutes les filles le montraient du doigt, elles disaient : "Regarde ! Regarde ! C'est l'acteur qui va jouer dans le film !" Je crois que, toutes, elles s'intéressaient à lui parce qu'il venait d'Amérique. Mais moi, je ne savais pas qui c'était, Marlon Brando, et je m'en fichais. Je l'ai vu et ça ne m'a rien fait du tout. J'ai pensé : "Qu'est-ce qu'il a de particulier ce monsieur-là ? Il est comme les autres... Pourquoi elles sont toutes à tourner autour de lui pour se faire remarquer ?"

Alors comment s'est engagée cette relation ?

C'est lui qui est venu vers moi, chez moi... Moi, je n'étais pas attirée par lui, pas du tout. Dans ma tête, c'était seulement

mon travail qui comptait. J'étais contente de jouer dans le film, d'avoir été choisie pour le premier rôle parmi des centaines de candidates, et c'est tout ce que j'avais à l'esprit. Le reste, tomber amoureuse de ce monsieur, ou d'un autre, je n'y pensais même pas. Il a voulu m'inviter à dîner et j'ai dit : "Non, je ne veux pas dîner avec toi, je te connais pas." Et je n'aimais pas comme il me regardait, tu sais, comme si toutes les femmes le trouvaient joli et voulaient partir avec lui... Moi je voulais qu'il me fiche la paix.

Mais quand avez-vous cédé ?

C'est plus tard, en 1961, quand on est partis pour continuer le film à Hollywood, que j'ai commencé à être attirée par lui. Les scènes où il fallait s'embrasser, se dire qu'on s'aimait, je crois que c'est ça qui m'a troublée. Parce que Marlon est devenu beaucoup plus gentil, dans le film comme dans la vie. Sa façon de parler, tu vois, d'être avec les femmes. Aujourd'hui, je sais très bien comment il fait, comment il peut être charmant quand il veut qu'une femme tombe dans ses bras. Mais à ce moment-là, je ne savais pas et j'ai senti qu'il se passait quelque chose dans mon cœur.

Vous avez mis longtemps avant de lui céder. Vous racontez que, pendant plusieurs mois, vous avez dormi avec lui sans quitter votre robe...

Je ne voulais pas qu'il me touche. Il m'attirait... et en même temps il me faisait peur. Tu sais, jusqu'à sa mort, j'ai toujours eu cette peur quand j'étais près de lui. Et en même temps cette attirance... C'est bizarre, non ? [Rires.] C'est comme quand tu as le vertige... Est-ce que c'est ça, l'amour ?

Pourquoi vous ne l'avez pas quitté ?

J'ai essayé de refaire ma vie, une fois, deux fois, trois fois... Et ça n'a pas marché parce que Marlon est à chaque fois revenu se mettre entre l'homme qui était entré dans ma vie et moi. Il était toujours là, au milieu. Dès qu'il voyait que j'étais heureuse avec quelqu'un d'autre, il arrivait. Et dès qu'il voyait que j'étais de nouveau seule, il ne venait plus.

En quelques mois, votre vie ressemble à un cyclone qui vous emmène jusqu'à Hollywood et vous ne savez toujours

« MARLON M'ATTRAIT ET EN MÊME TEMPS IL ME FAISAIT PEUR. COMME QUAND TU AS LE VERTIGE »

pas utiliser un téléphone. À ce moment-là, vous devenez amants. Vous êtes donc amoureuse ?

Non, pas tout de suite, parce que je sais qu'il y a d'autres femmes dans sa vie. J'essaie un peu de me freiner, de ne pas tomber amoureuse de ce type-là parce qu'il ne sera jamais à moi. Il a sa vie, ses enfants, il est marié, séparé... Quand il veut me voir, je vais chez lui, à Mulholland Drive, sinon j'essaie de penser à autre chose, je découvre Los Angeles, les magasins, toutes les choses que tu peux acheter là-bas, en Amérique, je me promène...

Alors à quel moment tombez-vous amoureuse ?

À l'instant où je mets au monde Teihotu ! À ce moment-là, je suis amoureuse de Marlon. Jusqu'avant, c'est la guerre. Il a voulu cet enfant : "Je veux que tu me fasses un bébé tahitien, Tarita", et quand j'ai cédé, quand je me suis retrouvée enceinte, il n'en a plus voulu. Mais au moment où je mets au monde Teihotu, ah oui, je suis heureuse !

Vous lui demandez de vivre à Tahiti ?

Non, moi je n'ai jamais rien demandé à Marlon. Jamais. Il vient pour trois semaines, un mois, il va à la pêche avec son fils, il joue avec lui, il m'emmène au restaurant, il est heureux, et moi aussi.

Mais il vous écrit des lettres pleines d'amour, de tendresse...

Il m'écrit qu'il m'aime, oui, mais quand il est là, jamais il ne dit ce mot-là, aimer. On n'a pas le droit de prononcer ce mot-là. Une seule fois je le lui ai dit, avant d'avoir Teihotu, et il s'est mis en colère : "Jamais je n'ai accepté qu'une femme me dise 'je t'aime, Marlon.' Jamais ! Tu m'entends, Tarita ?" Et j'ai attendu ses 78 ans pour rompre ma promesse, mais parce que, ce jour-là, c'est lui qui a commencé. "Tu sais, Tarita, je t'aime toujours." J'étais surprise, alors j'ai simplement dit : "Moi aussi, je t'aime toujours." Et cette fois-là, il n'a pas protesté.

Tout en restant à Los Angeles, Marlon prend racine à Tahiti. Il achète la maison de Punaauia où vous viviez puis il achète en 1966 l'atoll de Tetiaroa. Il a écrit : "Je dois à Tahiti les plus beaux moments de ma vie. Si j'ai jamais approché la paix véritable, c'est sur mon île, parmi les Tahitiens."

Oui, il adore être à Tahiti. Il se sent bien ici. Il trouve que les Tahitiens sont peut-être comme les premiers hommes que Dieu a créés, tout au début du monde, tandis qu'il n'aime pas la façon de vivre des Américains. Il n'est pas heureux en Amérique, il n'aime pas qu'on le reconnaît dans la rue, que les photographes lui courrent après, être obligé de se déguiser pour aller se balader. Tandis qu'ici il peut se promener comme il veut, jamais personne ne va venir l'embêter. Les Tahitiens, tu sais, ils se fichent de savoir qui est Marlon Brando, du cinéma, des stars...

Comment occupe-t-il son temps à Tetiaroa ?

Il a tout son matériel de radioamateur, il est tous les jours là-dessus. Il communique avec le monde entier sans dire qui il est. Après, il fait du Hobie Cat, un petit bateau à voile. Quand il a envie d'aller en face, dans l'ancien village, tu le vois partir au loin avec son grand chapeau, la chemise blanche bien fermée – il a peur du soleil. Il part se



Avec Cheyenne, 2 ans, à Tahiti où elles habitent, en 1972.

promener sur le lagon. La nuit, il marche, il va s'allonger sur la plage, il regarde les étoiles. Parfois, je vais avec lui, mais il aime bien être seul, et c'est comme ça, il vaut mieux le laisser seul.

Au printemps 1969, six ans après la naissance de Teihotu, Marlon vous demande une petite fille et, bien que vous viviez le plus souvent à 8 000 kilomètres l'un de l'autre, vous dites oui. Pourquoi ?

J'avais l'espérance qu'avec ce second enfant les choses changeraient, qu'on allait pouvoir vivre ensemble. Je savais qu'il voulait une petite fille après ses trois garçons, Christian, Miko et Teihotu, parce que, il m'avait demandé si je ne voulais pas adopter une petite Vietnamienne. C'était la guerre au Vietnam et il voulait qu'on aille ensemble chercher une petite orpheline. À ce moment-là, j'avais pensé que, peut-être, il n'osait pas me demander de lui faire une petite fille...

Cheyenne vient au monde le

20 février 1970, et cette fois Marlon est présent.

Il s'est mis à pleurer quand il a su qu'il avait une fille. Il était tous les jours à la clinique, il n'existait pas au monde une enfant plus belle que la sienne ! Je me souviens qu'en rentrant à la maison il ne supportait pas de la voir malheureuse, de l'entendre pleurer. "Donne-lui la tétée, Tarita, elle a faim ! – Mais non, elle vient juste de boire... – Faut lui en donner encore !" Et si elle continuait à pleurer, on devait tous aller dans la voiture, même si c'était au milieu de la nuit, et Marlon conduisait jusqu'à ce que Cheyenne s'endorme. Alors il était content et on rentrait se coucher. Il adorait Cheyenne !

Et pourtant, quand elle tombe malade à 18 ans, vous dites qu'il n'est plus là...

Non, il m'a laissée toute seule. Quand elle a commencé à être malade, il a cessé de venir ici, à Tahiti, et il n'a plus téléphoné. Pendant six ans, je me suis occupée toute seule de ma fille, et je lui en veux parce que Cheyenne avait besoin de lui. Elle est partie pour l'Amérique voir son papa. Je pensais qu'il la garderait près de lui malgré ses crises, sa violence, comme moi je la gardais à la maison, mais non : il l'a expédiée dans un asile loin de chez lui, à San Francisco. Ce n'est pas ce qu'elle voulait, elle voulait seulement l'affection de son père, qu'il la prenne dans ses bras et, ça, il ne l'a pas fait.

Quels sentiments gardez-vous de ces quarante-trois années de vie avec Marlon ?

J'ai fait ce livre parce que j'avais besoin de comprendre pourquoi la vie a été si cruelle pour nous, pour moi. C'est très difficile de regarder sa vie en se demandant pourquoi on n'a pas réussi à être heureux alors qu'on avait deux bons parents et une, peut-être, il aurait suffi de faire comme eux. Et puis le livre m'a permis de revoir toute mon existence et de comprendre que, malgré tout, nous nous étions aimés. C'était sans doute un amour impossible, mais c'était notre amour.

Il n'est jamais revenu à Tetiaroa...

Mais nous venons de disperser ses cendres à Tetiaroa, comme il le voulait. Juste sa famille, Teihotu et sa famille, mes petits-enfants et moi. Ça m'a fait mal. Ainsi, j'ai accompli sa volonté jusqu'au bout. ■

IL ÉTAIT IRRÉSISTIBLE ET NE SAVAIT PAS... RÉSISTER

Sur le tournage en 1955 de « Blanches colombes et vilains messieurs » de Joseph L. Mankiewicz. Brando y incarne un joueur qui ne recule jamais devant un pari audacieux. « Vivian Blaine supportait mes plaisanteries avec bonne humeur », se souvient-il.



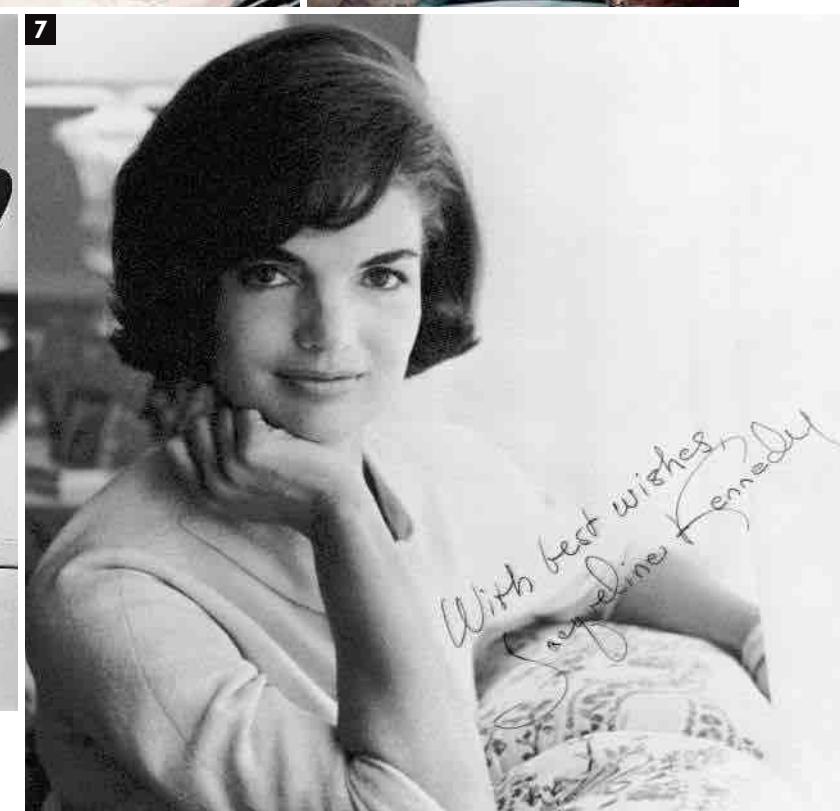


UN BRANDO NOMMÉ DÉSIR

Une gueule d'ange et des mains de voyou. Gâté, manipulateur, égoïste... mais irrésistible, Brando collectionne les maîtresses et les aventures, qu'il entrecroise sans vergogne avec ses couples officiels. «Mon drame, c'est l'impossibilité d'aimer qui que ce soit, reconnaît-il. Je n'ai pas assez confiance.» Il ne désire pas davantage que quiconque compte sur lui. Séducteur effréné des femmes comme des hommes, il s'ingénie à créer les combinaisons les plus sordides, se montrant aussi odieux et cruel qu'il sait être charmant quand il cherche à plaire. À Hollywood, son image de sympathique Don Juan deviendra peu à peu celle d'un ogre libidineux, malfaisant et toxique.



1. Dans « Un tramway nommé Désir », Vivien Leigh, pourtant mariée à Laurence Olivier, ne lui résiste pas. 2. Meilleure actrice et meilleur acteur en 1955. Avec Grace Kelly, il partagera davantage qu'un Oscar. 3. Ursula Andress se souvient d'un Brando jaloux. « Il voulait toujours que je sois disponible quand il avait besoin de compagnie. » 4. Ava Gardner, que son mari Frank Sinatra aura le déplaisir de trouver dans les bras de Brando sur le tournage de « Blanches colombes... ». 5. À Paris, été 1957, l'Américain poursuit de ses assiduités Juliette Gréco, ici avec sa fille Laurence-Marie Lemaire. 6. Dans les années 1950, Édith Piaf compte parmi les conquêtes de Brando. 7. L'ex-First Lady Jackie Kennedy aurait passé deux nuits avec l'acteur en 1964.



AU CASTING DE LA SÉDUCTION, IL GAGNE L'OSCAR À TOUS LES COUPS

Avec Marilyn Monroe, il partage en 1954 l'affiche de « Désirée » de Henry Koster, mais aussi une brève liaison. Ils resteront amis, Marlon admirant ses talents d'actrice et la jugeant « sensible et incomprise ». À l'avant-première de « La rose tatouée » de Daniel Mann, en 1955.





1

1. Avec son ami, l'acteur français Christian Marquand, qui le fera tourner dans son film « Candy », et lui inspire le prénom de son premier fils. 2. Visite de Brando à Montgomery Clift en 1953 sur le tournage de « Tant qu'il y aura des hommes » de Fred Zinnemann. Ils partageront l'affiche du « Bal des maudits » d'Edward Dmytryk en 1958. 3. Rock Hudson, Cary Grant, Marlon Brando et Gregory Peck en 1962. L'homosexualité de Hudson, les rumeurs de liaison entre Brando et Grant ont entretenu la légende hollywoodienne.



2



3



DES HOMMES QUI LUI PLAISENT... AUSSI

En Napoléon, avec James Dean pour mignon, dans « Désirée » de Henry Koster en 1953. Admirateur éperdu de son aîné, James Dean aurait été entraîné dans une relation de soumission par Brando qui en aurait fait un « esclave sexuel ».

NOTRE CONSŒUR*, FIGURE EMBLÉMATIQUE DU PARIS MONDAIN DES ANNÉES 1970-1980, AVAIT LE PLUS BEAU CARNET D'ADRESSES DE LA CAPITALE. ET LE DON DE SE TROUVER AU BON ENDROIT AU BON MOMENT. COMME CE SOIR CHEZ CASTEL OÙ SA ROUTE CROISA CELLE DE L'ACTEUR, ENCORE BEAU COMME STANLEY KOWALSKI DANS «UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR». EN TOUT CAS, AU GOÛT D'AGATHE...

Agathe Godard

«MA NUIT AVEC BRANDO»

«

C

'est en 1970 que j'ai rencontré Marlon Brando chez Castel où j'étais presque tous les soirs pour danser vêtue comme la poupée du gangster, minijupe, talons aiguilles et bouche carminée. Il était assis à une table avec son ami Christian Marquand et deux ou trois copains de ce dernier. Je suis frappée par sa beauté. Il dégageait quelque chose d'animal et possédait une sensualité irrésistible. Je fus très étonnée lorsque Christian m'invita à venir à sa table et me présenta la star.

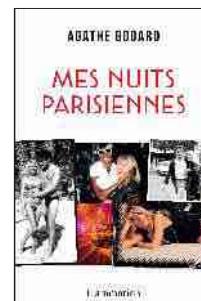
Il était très tard et un quart d'heure après, nous quittâmes le club de la rue Princesse. Marlon, qui avait beaucoup bu, me proposa de passer boire une dernière vodka à son hôtel et j'ai accepté, hallucinée. À peine arrivée, il se déshabilla complètement et après un long baiser s'étendit sur le lit. À l'époque, il était au mieux de sa forme, beau sous tous les angles, corps musclé digne d'une de ces statues d'Apollon qu'on croise au Louvre. J'allais dans la salle de bains et quand j'en sortis il dormait en ronflant et en émettant quelques flatulences peu compatibles avec le glamour d'un rendez-vous romantique. N'osant le réveiller lorsque je vis le jour se lever, j'enfilai mon jean et mon tee-shirt et m'éclipsai discrètement car mon ex-mari avec lequel j'avais renoué, devait arriver de New York dans la matinée.

Nous nous revîmes brièvement lorsqu'il revint tourner "Le dernier tango à Paris". "Alors la fugueuse", me glissa-t-il à la fin d'une séance d'entretiens où passaient des dizaines de journalistes. "Je n'ai pas osé te réveiller", lui répliquai-je, sans lui donner plus d'explications. Je le revis des années plus tard, de passage à Paris, il avait fait un malaise et s'en remettait doucement dans une chambre d'hôtel dont j'avais eu le numéro grâce à l'indiscrétion tarifée d'un employé des lieux. Je frappais à sa porte en lui disant mon nom et il vint ouvrir pâle et ébouriffé avant de courir se remettre illico dans son lit.

"Surtout ne me regarde pas je suis affreux", m'implora-t-il. "Arrête Marlon, tu délires", lui dis-je. Il m'interrompit et se lança dans une longue tirade : "Ma vie c'est bullshit, criait-il, je n'ai jamais rêvé d'être un acteur célèbre, j'ai toujours rêvé d'être Mohamed Ali, j'adore les boxeurs et souvent à Los Angeles je vais dans les cafés où se retrouvent les vieilles gloires du ring et je les écoute des heures raconter en boucle leurs combats, leurs défaites et leurs victoires." Je tentais de le réconforter, mais il ne m'écoutait pas en proie à une très grande tristesse. Au bout d'une demi-heure, je l'ai laissé seul avec sa dépression et son chagrin inconsolable.

Un jour, j'ai raconté l'histoire du fiasco de ma première nuit avec Marlon à son ami John Travolta. Il éclata de rire et m'avoua plus tard que chaque fois qu'ils se revoyaient, il pensait à ce que je lui avais décrit. Et ça le faisait toujours autant marrer.» ■

Propos recueillis par Caroline Mangez



*Agathe Godard vient de publier ses Mémoires, «Mes nuits parisiennes» (éd. Flammarion).

TERRIBLEMENT ANIMAL

Sur le tournage d'« Un tramway nommé Désir » d'Elia Kazan, en 1951. Des images qui ont instauré un nouveau type de virilité dans le cinéma et révélé Brando comme sex-symbol.

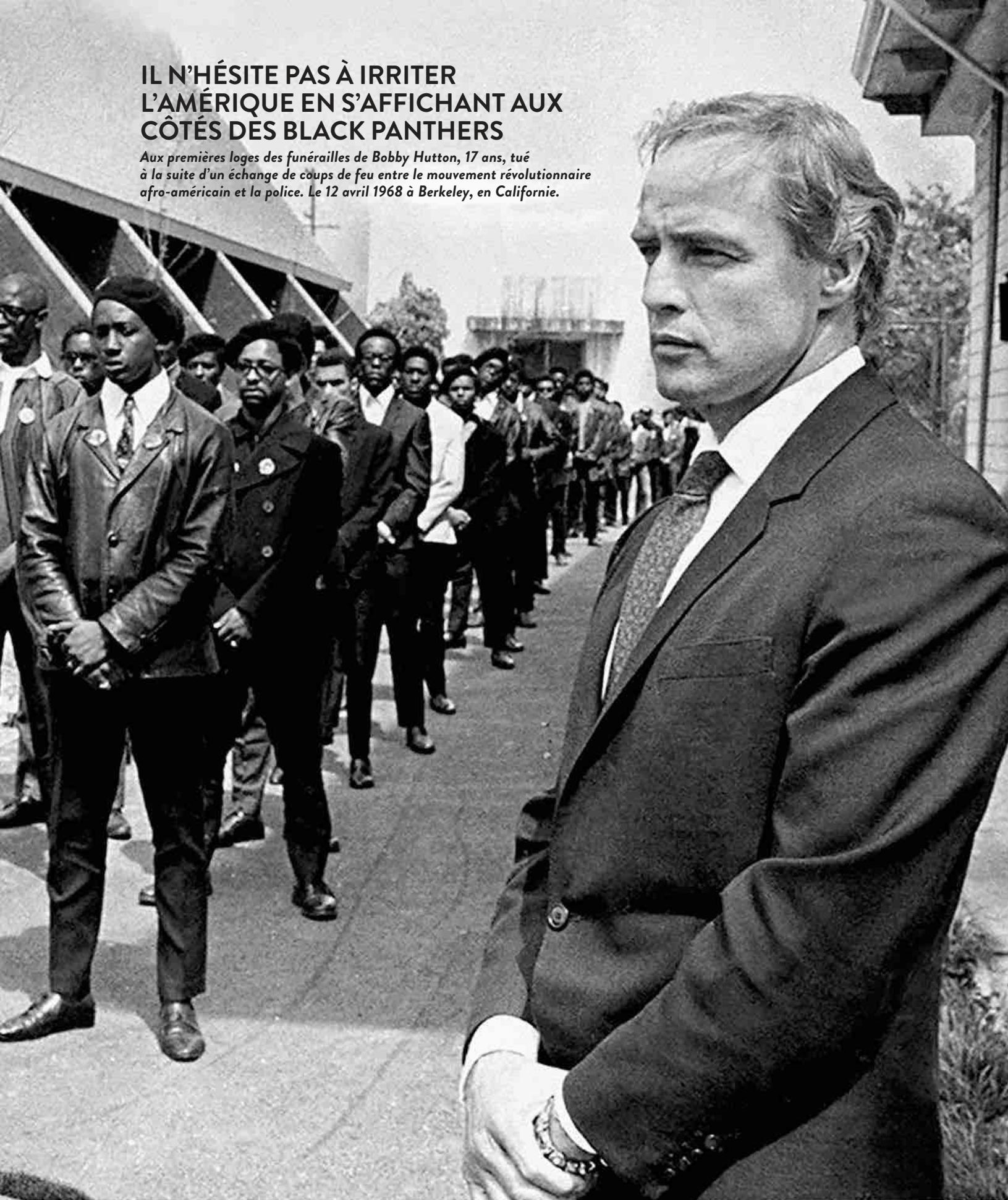




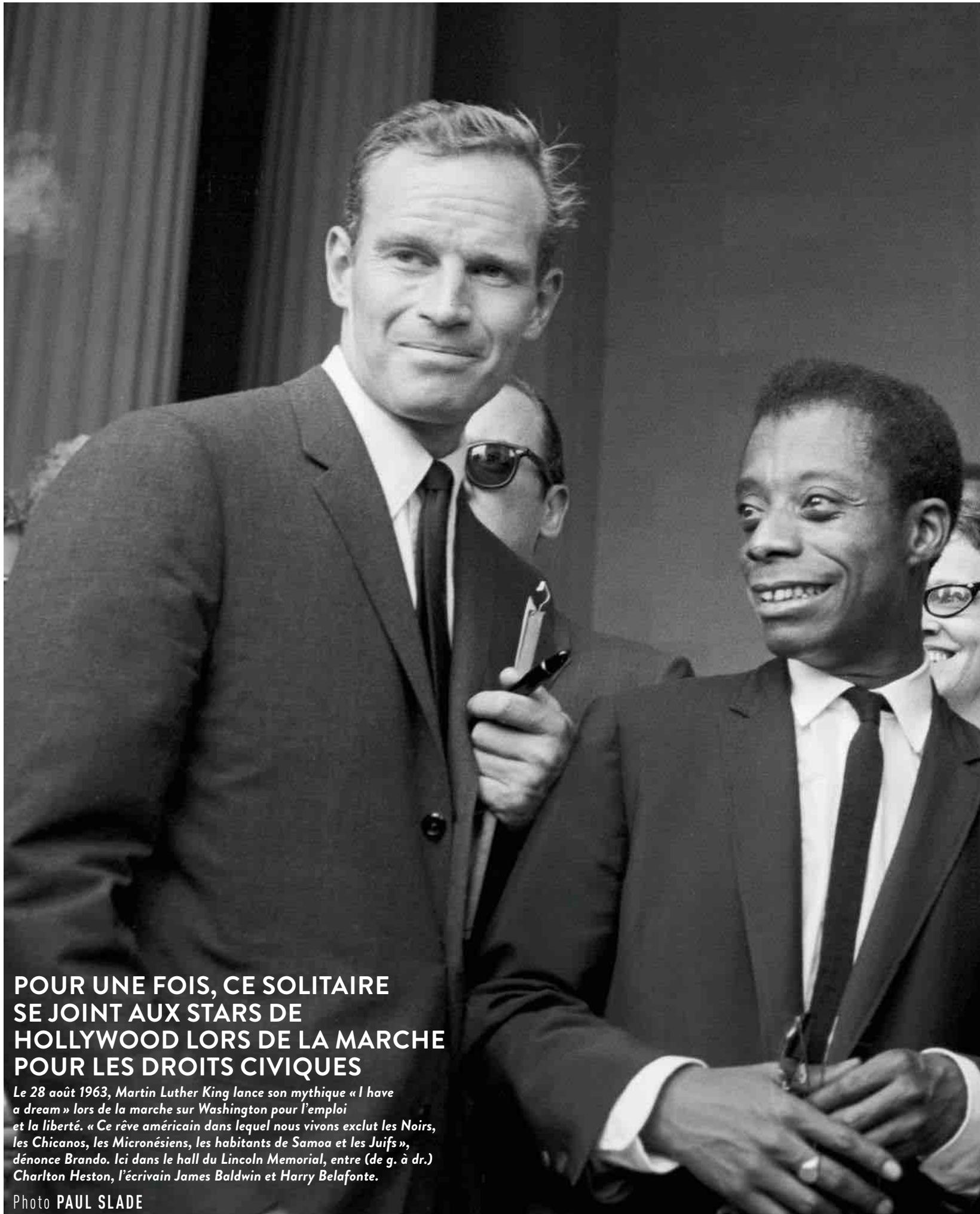
MARLON LE PROVOCATEUR

IL N'HÉSITE PAS À IRRITER L'AMÉRIQUE EN S'AFFICHANT AUX CÔTÉS DES BLACK PANTHERS

Aux premières loges des funérailles de Bobby Hutton, 17 ans, tué à la suite d'un échange de coups de feu entre le mouvement révolutionnaire afro-américain et la police. Le 12 avril 1968 à Berkeley, en Californie.



À la vie comme à l'écran, il est le meneur d'une équipée sauvage. Jusqu'au bout, l'enfant terrible de Hollywood met son ego monstrueux au service des réprouvés de l'American Dream, à commencer par ses compatriotes noirs. « Je suis honteux d'être américain et de voir ce qu'on fait à mes frères humains », dit celui qui finance un temps le Black Panther Party. Et tant pis pour ses détracteurs, qui ne voient en ses engagements qu'une manière de se faire valoir. En 1973, il va jusqu'à refuser son Oscar du meilleur comédien, et envoie sur scène une jeune Amérindienne à sa place.

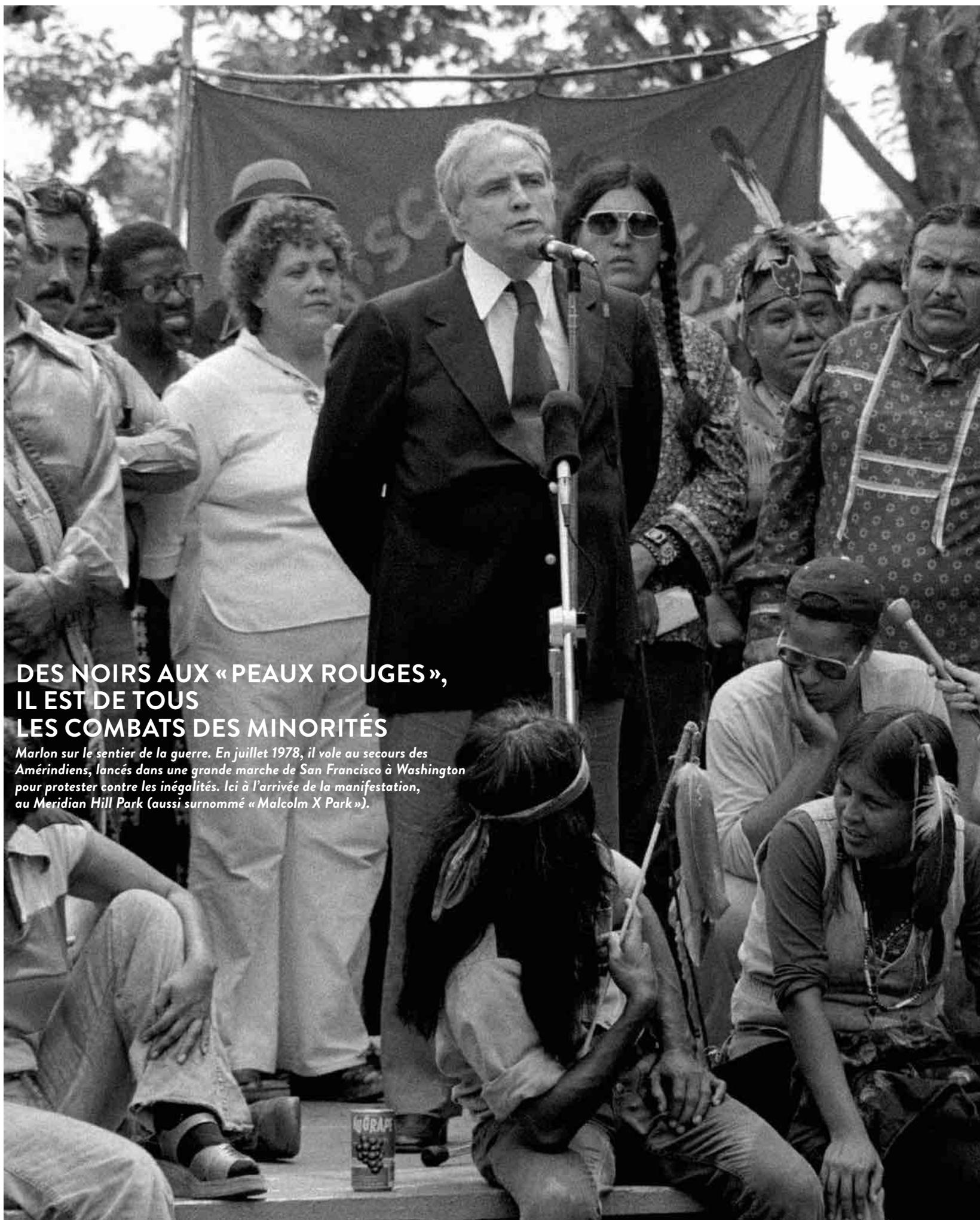


POUR UNE FOIS, CE SOLITAIRE SE JOINT AUX STARS DE HOLLYWOOD LORS DE LA MARCHE POUR LES DROITS CIVIQUES

Le 28 août 1963, Martin Luther King lance son mythique « *I have a dream* » lors de la marche sur Washington pour l'emploi et la liberté. « Ce rêve américain dans lequel nous vivons exclut les Noirs, les Chicanos, les Micronésiens, les habitants de Samoa et les Juifs », dénonce Brando. Ici dans le hall du Lincoln Memorial, entre (de g. à dr.) Charlton Heston, l'écrivain James Baldwin et Harry Belafonte.

Photo PAUL SLADE





DES NOIRS AUX « PEAUX ROUGES », IL EST DE TOUS LES COMBATS DES MINORITÉS

Marlon sur le sentier de la guerre. En juillet 1978, il vole au secours des Amérindiens, lancés dans une grande marche de San Francisco à Washington pour protester contre les inégalités. Ici à l'arrivée de la manifestation, au Meridian Hill Park (aussi surnommé « Malcolm X Park »).





CHRISTIAN BRANDO A TIRÉ SUR DAG DROLLET, LE COMPAGNON DE SA SŒUR CHEYENNE

C'est cette image de la victime, la pommette gauche ensanglantée, que la police de Los Angeles découvre en pénétrant dans le « bunker » des Brando. Le cadavre a encore dans la main la télécommande de la télévision. La preuve d'une exécution sans lutte préalable, selon la justice.

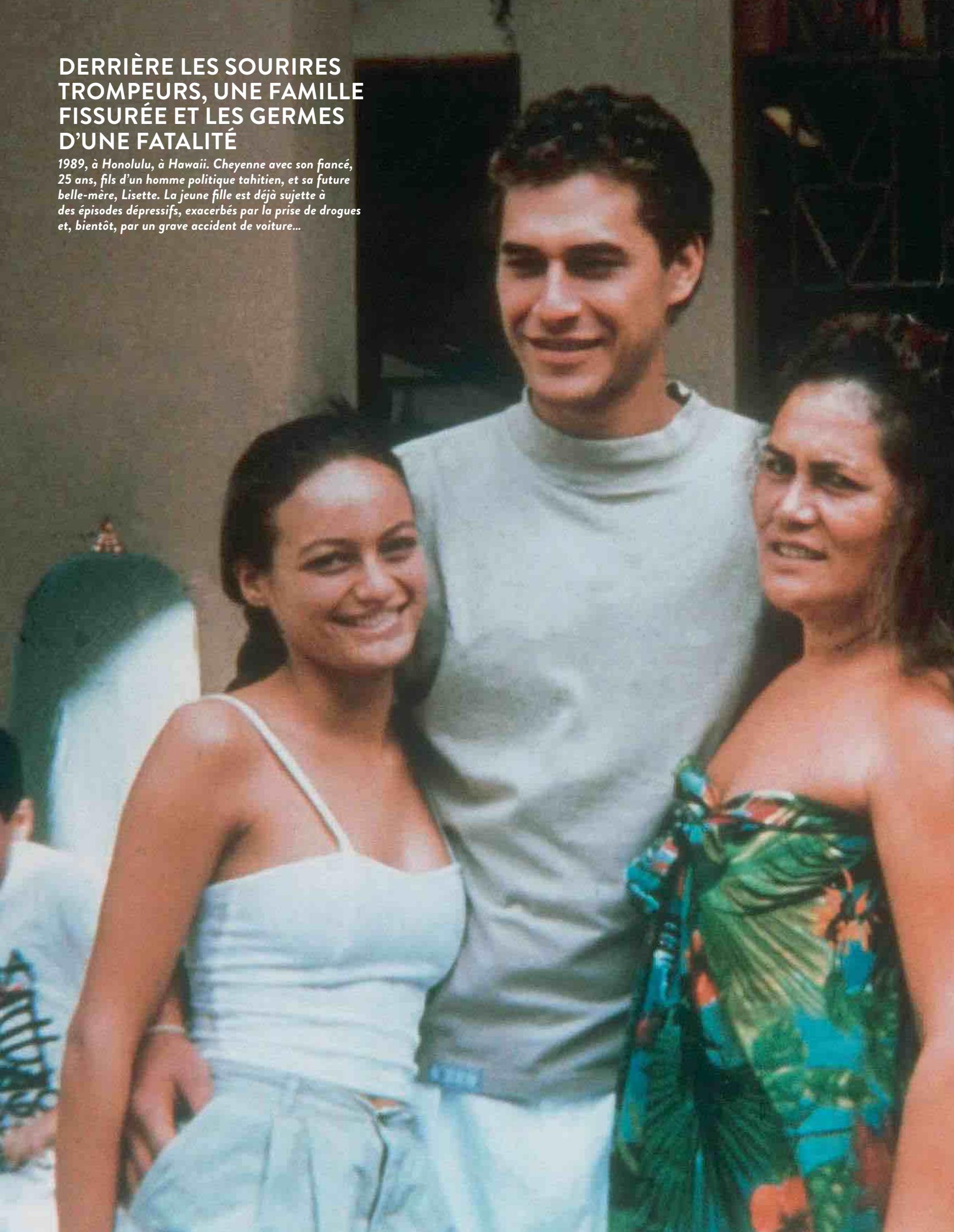


DRAME SUR MULHOLLAND DRIVE

Une scène de crime comme au cinéma. Et tous les ingrédients de la tragédie oedipienne. Le soir du 16 mai 1990, Dag Drollet est abattu d'une balle de Sig Sauer 45. Le fils aîné de Marlon Brando plaide l'accident: il serait devenu furieux en apprenant que Dag battait sa demi-sœur Cheyenne, enceinte de 8 mois. Une thèse mise à mal par la justice, contre laquelle le «parrain» Brando va lutter pied à pied. Mais pour Cheyenne, le véritable coupable, c'est son père. Et «l'emprise démoniaque» qu'il exerçait sur son entourage.

DERRIÈRE LES SOURIRES TROMPEURS, UNE FAMILLE FISSURÉE ET LES GERMES D'UNE FATALITÉ

1989, à Honolulu, à Hawaii. Cheyenne avec son fiancé, 25 ans, fils d'un homme politique tahitien, et sa future belle-mère, Lisette. La jeune fille est déjà sujette à des épisodes dépressifs, exacerbés par la prise de drogues et, bientôt, par un grave accident de voiture...

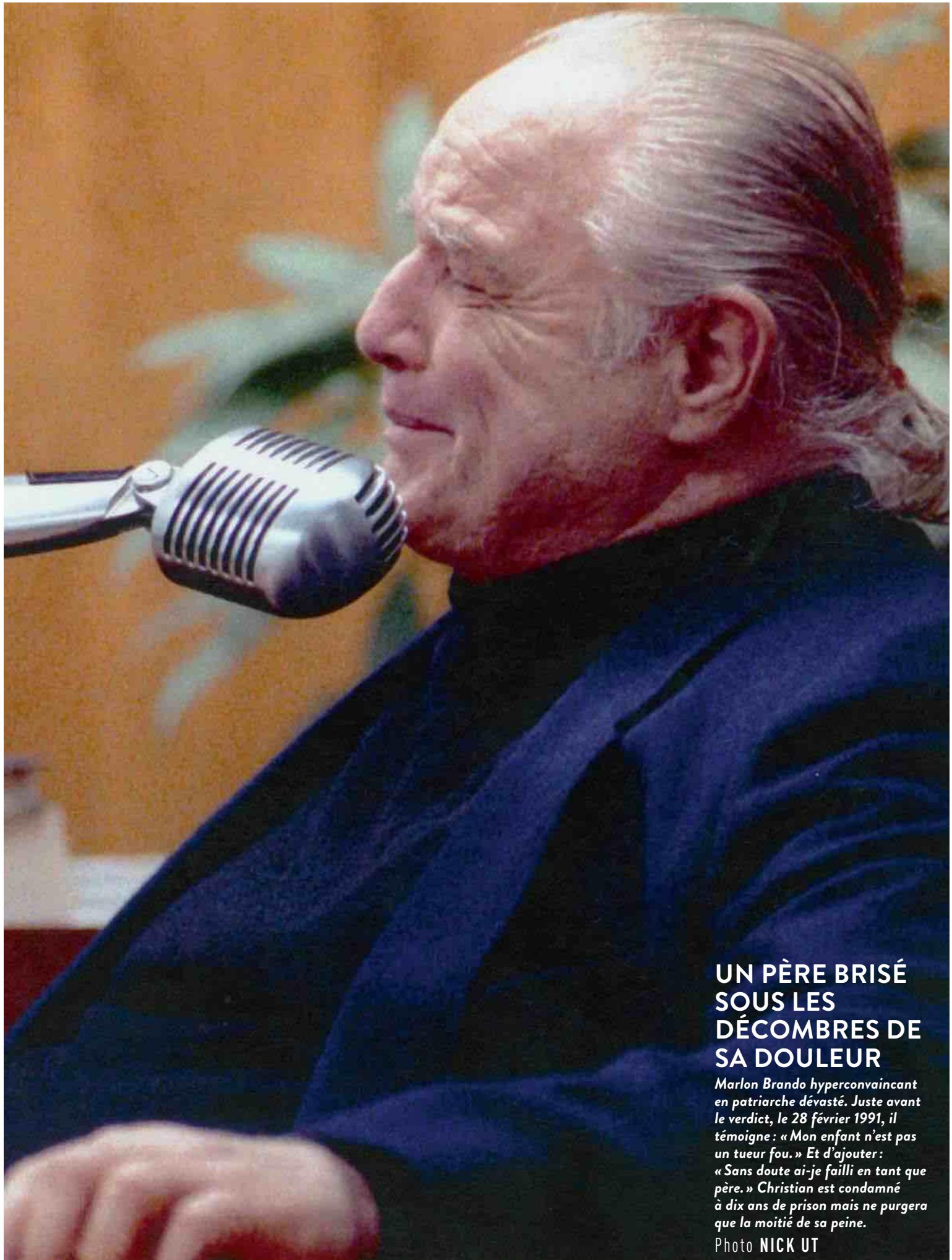




Christian Brando, en 2005 à L.A., dans le restaurant où il s'était rendu le soir du 16 mai 1990, avant de commettre l'irréparable. Épilogue d'une vie chaotique dont Cheyenne était le seul repère.



*Le lendemain du meurtre,
le suspect principal
comparaît devant le juge
du comté de Los Angeles.
Si la prémeditation est
prouvée, Christian risque la
perpétuité. Mais Cheyenne,
le témoin numéro 1 du
drame, a fui en Polynésie...*



UN PÈRE BRISÉ SOUS LES DÉCOMBRES DE SA DOULEUR

Marlon Brando hyperconvaincant en patriarche dévasté. Juste avant le verdict, le 28 février 1991, il témoigne : « Mon enfant n'est pas un tueur fou. » Et d'ajouter : « Sans doute ai-je failli en tant que père. » Christian est condamné à dix ans de prison mais ne purgera que la moitié de sa peine.

Photo NICK UT





**CHEYENNE EST ARRÊTÉE
POUR COMPLICITÉ.
TROIS ANS PLUS TARD,
ELLE SE SUICIDERA**

Novembre 1991. À son arrivée à Tahiti, après s'être cachée en métropole à l'instigation de Marlon. Libérée sous caution, elle bénéficie d'un non-lieu en mai 1993. Le mois suivant, elle livre un témoignage fracassant à Paris Match : « Si j'avais pu témoigner [devant la justice américaine], j'aurais dit que mon père était responsable de la mort de mon fiancé. »

Photo JACQUES LANGE

LE 12900 MULHOLLAND DRIVE ÉTAIT DEVENU UN BUNKER POUR DÉSAXÉS

Marlon Brando avait acheté en 1958 cette luxueuse villa de 12 pièces, dont il aurait voulu faire une forteresse du secret. Il doit l'hypothéquer pour payer la caution de son fils.



CHRONIQUE D'UN NAUFRAGE ANNONCÉ

PAR MARC SICH

Un homme a reçu une balle en plein visage.» Le projectile a laissé une collerette érosive gris foncé de 2 centimètres de diamètre sur sa joue gauche. Un beau trou, qui a peu saigné. L'épanchement descend vers l'oreille, le cou, l'épaule, sans éclaboussures. En se penchant sur le cadavre, le détective A. A. Monsue, de la section des homicides à West Los Angeles, constate une décoloration de la peau autour des bords de la plaie, indiquant un tir à bout touchant.

La victime: un homme d'une trentaine d'années, les yeux fermés, affalé sur un canapé. Il porte un bermuda et une chemise à manches courtes, entrouverte. Dans le creux de l'aine, près de sa main gauche, un boîtier de télécommande. Sa main droite est fermée sur un briquet Bic, une blague à tabac et un étui de papier à cigarette. La tête repose en arrière sur le bras du canapé imbibé de sang. Monsue imagine sans peine un scénario: son client s'était installé pour regarder la télévision en fumant. Puis il s'est fait descendre. Celui qui a tiré est dans la pièce d'à côté, menottes aux poignets.

«Mec, je ne voulais pas lui tirer dessus. Il voulait me prendre le pistolet... On a roulé sur le canapé... Je lui ai dit de laisser tomber. Il me tenait les mains, et... Merde, ce n'est pas un meurtre... Je vous supplie de me croire, je ne ferais pas ça dans la maison de mon père.»

Monsue ne le croit pas. D'abord, il faudrait qu'il lui explique ce qu'il faisait avec une arme, face à un homme désarmé qui s'apprêtait à se rouler une cigarette. De plus, il n'y a pas la moindre trace de lutte, c'est évident. Monsue ne s'attendait pas à un décor aussi navrant dans une propriété d'un des quartiers les plus huppés de la planète. C'est «cheap» et bas de plafond. Derrière un des canapés élimés, un matelas nu à même le sol. Le mobilier semble avoir été raflé dans un dépôt-vente.

En poursuivant sa visite, Monsue abandonne la scène de crime aux techniciens de l'identité judiciaire. Il leur a demandé de retrouver la balle. L'arme, ils l'ont déjà, c'est un semi-automatique Sig Sauer, calibre 45. Un flingue d'expert ou de gangster. Il avait été glissé sous un coussin du divan d'une autre pièce. Des parcelles de chair sont restées collées sur le canon.

Monsue explore toute la maison, à peine plus gaie. Il y a des rideaux à certaines fenêtres, des meubles asiatiques, des fauteuils blancs, un buffle d'eau en bois sculpté, des cassettes vidéo bien rangées sur des étagères, du matériel informatique. Aucun décorateur branché de Hollywood n'a mis ici sa patte. Monsue s'arrête devant une porte, équipée d'une serrure à combinaison, comme un coffre-fort: la chambre du propriétaire. Ce dernier a fait savoir qu'il attendait l'enquêteur. Monsue frappe, entre... Et se retrouve face à une légende vivante. Devant lui, l'incarnation d'Emiliano Zapata, de Jules César, de Terry Malloy de «Sur les quais», du colonel Kurtz d'«Apocalypse Now», de Vito Corleone du «Parrain». Oh my God, le «Parrain»! Qui lui désigne un sofa. Monsue s'assied, muet face à Marlon Brando, 66 ans, le double du poids de Fletcher Christian dans «Les révoltés du Bounty», mais avec le regard de séducteur intact, le même profil de Comanche joufflu, la voix renversante de douceur et de puissance...

Brando dit qu'il a lui-même appelé la police, deux heures auparavant, ce 16 mai 1990, pour signaler «une fusillade» chez lui à Mulholland Drive. Il dit que la victime s'appelle Dag Drollet. Il dit que c'est le compagnon de sa fille, Cheyenne. Elle a 20 ans. Il dit que cette dernière vit chez lui, depuis une semaine, avec sa mère Tarita. Il dit que c'est lui, Brando, qui leur a demandé de s'installer, parce que Cheyenne souffre de problèmes psychologiques, séquelles d'un accident de voiture abominable qui l'a défigurée. Il précise: «On lui a greffé des plaques métalliques aux endroits où son crâne était écrasé.» Il l'a fait venir de Tahiti pour qu'elle dispose d'un suivi psychiatrique. Il ajoute qu'il a lui-même incité Dag à rejoindre Cheyenne, parce qu'elle est enceinte de lui et que la date de la naissance approche.

Brando raconte que Christian et Cheyenne sont sortis ce soir-là, qu'ils ont dîné en ville. Cheyenne aurait raconté à son frère que Dag la battait. Christian serait passé prendre son pistolet chez une amie.

Ils seraient rentrés. Cheyenne aurait laissé les deux hommes seuls. Personne n'a entendu le coup de feu. Un quart d'heure plus tard, Brando se serait rendu dans le salon de télé et y aurait trouvé son fils, un pistolet à la main. Oui, c'est son fils, Christian Brando, qui a tiré. Il a tout de suite avoué à son père qu'il venait de tuer Dag. Brando lui a ordonné d'ôter le chargeur, d'éjecter la dernière cartouche, et de lui donner l'arme. Christian a obéi. Brando a reniflé le canon; ça sentait fort Suite p. 70

C'EST BRANDO QUI
APPELLE LA POLICE.
«OUI, C'EST SON FILS
QUI A TIRÉ. IL A TOUT
DE SUITE AVOUÉ»

la poudre, alors il est allé cacher le pistolet pour éviter un nouveau drame. Brando dit qu'il croit son fils, que Christian n'a jamais su lui mentir. Monsue préférerait que Brando lui donne l'heure exacte du drame. «Je n'y fais pas attention quand je suis chez moi... Un peu après 21 heures ou 22 heures.» Et la balle? Brando ne sait pas.

Le détective et Brando finissent par sortir de la chambre, au moment où les assistants du légiste enlèvent le corps. Brando les arrête, demande d'ouvrir la fermeture à glissière de la housse afin qu'il puisse voir le visage de Dag, une dernière fois. Puis il regagne sa chambre et passe le reste de la nuit à chercher son Valium. Monsue doit se contenter de ce récit décousu qui ne tient pas debout. Il n'a pas compris la moitié de ce que lui a raconté Brando. Il s'y perd et il y a de quoi. La maison de Mulholland Drive n'a pas été le théâtre d'une mort violente par hasard. Elle est bien plus qu'une résidence principale. Brando l'a investie comme une araignée sa toile. Elle est imprégnée de lui.

En 1957, à 33 ans, ses films sont des triomphes et les dollars pleuvent. Il vit alors dans une maison à Laurel Canyon, une bonbonnière «à la française». Ses biens personnels sont rares: des vêtements, sa batterie, ses livres, une petite table à café orientale incrustée de nacre. La femme qu'il vient d'épouser, Anna Kashfi, une starlette indienne, se plaint de l'escalier, pénible pour une femme enceinte de huit mois. Le couple s'entend encore un peu et l'époux cherche un nid. Ce sera 12900 Mulholland Drive: la maison est de plain-pied. Brando a le coup de foudre pour ce bâtiment blanchi à la chaux, japonisant, sans charme – ce qui lui vaut son surnom de «bunker» –, construit à l'origine pour Howard Hughes. Rien de pharaonique, 300 mètres carrés sur 2 hectares de terrain. Peu pratique, deux chambres à coucher seulement. Le décor est d'un goût moyen: tapis blancs, chaises recouvertes de soie thaï orange, coffres chinois de missionnaire, tentures murales, paravent. Mais il y a un jardin aquatique, une grande piscine et la vue sur la vallée de San Fernando, sur Beverly Hills et sur la «Vallée» au nord, est à couper le souffle. Dans un premier temps, Brando la loue, meublée, 1 500 dollars par mois, à un échotier hollywoodien férus de bouddhisme. Il accroche au portail un écriteau: «Si vous n'avez pas de rendez-vous, ne dérangez sous aucun prétexte l'occupant de ces lieux.»

La naissance de Christian, premier enfant de l'idole, en mai 1958, n'apporte aucune joie. Sa mère boit beaucoup trop. Il vient au monde avec un syndrome d'alcoolisation fœtale. Son QI plafonnera à 78, quelques points au-dessus de la débilité. Le couple se déchire. Anna surgit parfois, toutes griffes dehors, et il s'en faut de peu qu'elle n'arrache les yeux de Marlon, devant témoin. En septembre, la bonne de la maison se noie par accident dans la piscine. Une semaine plus tard, Anna déguerpit en emmenant son fils et demande le divorce en accusant son mari de «cruauté mentale». Une bagarre hystérique commence pour la garde de Christian. Elle va durer treize ans et laissera le gamin en miettes.

Brando finit par le récupérer, l'installe à Mulholland Drive, l'inscrit dans une école pour enfants en difficulté, mais il est déjà trop tard. Sa mère le frappait. Il a subi des agressions sexuelles, dont il refusera toujours de parler. Un de ses amis est persuadé que son obsession pour les armes à feu est une conséquence

LA MAISON DE MULHOLLAND DRIVE N'A PAS ÉTÉ LE THÉÂTRE D'UNE MORT VIOLENTE PAR HASARD

chiriatres non plus...»

Christian devient bûcheron, puis pêcheur de saumons en Alaska, soudeur, acteur sans succès. Ses relations avec les femmes sont désastreuses. Il fréquente des camés, des parasites. La seule personne qu'il semble aimer sans réticence, sans peur ni défiance, c'est sa jeune demi-sœur, Cheyenne.

Pendant toutes ces années, Brando continue sa vie kaléidoscopique de comédien éblouissant, de star hors de prix et capricieuse, de séducteur irrésistible, de militant radical de la cause indienne, d'écolo avant l'heure. Il épouse Movita Castaneda en 1960, lui fait deux enfants, Miko et Rebecca. Il la quitte pour Tarita Teriipia, sa partenaire des «Révoltés du Bounty». Il s'offre un atoll, Tetiaroa, qui devient sa passion. Tarita donne naissance à un fils, Teihotu, bien que Marlon lui ait demandé d'avorter. Puis Tarita accouche d'une fille, en 1970, prénommée comme sa mère mais dont le deuxième prénom est Cheyenne. Des enfants, il en fait, en adopte... Mais sa préférée, c'est Cheyenne. Elle est aussi belle qu'instable, noceuse, lunatique, mystique, proie fragile de colères telluriques. Elle se drogue à la PCP, au LSD, à l'ecstasy. Angoissée, déscolarisée, déjantée, elle chante ses propres louanges pour tenter de se rassurer: «Je suis la plus belle fille de Polynésie, la plus intelligente et la plus riche, grâce à mon père!»

Un jour, elle veut rejoindre Brando à Toronto sur un tournage. Il refuse. Folle de rage, elle saute dans une Jeep et fonce, pied au plancher. La voiture quitte la chaussée à plus de 150 kilomètres à l'heure. Cheyenne survit, mais elle est défigurée. Elle a 19 ans. Brando la fait transporter de Tahiti à Los Angeles, se précipite à son chevet, paie les meilleurs spécialistes. Après sept greffes et de longues opérations de chirurgie esthétique, elle peut contempler son reflet dans un miroir sans hurler. Mais sa psyché, elle, est brisée.

Depuis ses 16 ans, elle a un amant, Dag Drollet, de sept ans son aîné. Ils se sont connus dans une boîte de nuit de Papeete. Dag travaille dans le bâtiment avec son beau-père. Sportif, il pratique la pêche sous-marine, la voile, le surf, la course de motos. Cheyenne est d'une jalouse féroce. Elle est violente. Dag réplique. Les gifles volent. «Mon fils et Cheyenne vivaient comme deux scorpions dans un verre», dira

le père de Dag. Il aurait imploré son fils de la plaquer: «Ta vie a l'odeur de la tragédie.» Dag l'admet. Il aurait même programmé de rompre, juste avant l'accident. Quand elle rentre à Tahiti, après avoir retrouvé un visage, il craque à nouveau. Cheyenne tombe enceinte. Sa grossesse ne la calme pas; elle avale des tranquillisants, fume trop. Marlon exige qu'elle revienne à Mulholland et qu'elle accouche aux États-Unis. Cheyenne obéit, se fait accompagner par sa mère, Tarita. Dag suit. À ses proches, il promet de rompre après l'accouchement...

Brando sexagénaire donne l'illusion d'un futur grand-père attentionné. Dans la mesure où il est capable de s'occuper de quelqu'un. Le cinéma qu'il méprise ne lui sert plus qu'à gagner les millions de dollars nécessaires à son train de vie. Ceux qui le croient

Après sa libération en échange d'une caution de 1 million de dollars, Cheyenne retrouve à Tahiti son fils Tuki, 1 an et demi.





En 2005, à Los Angeles Christian a trouvé refuge dans le petit studio de Donna Geon, sa dernière fiancée. En 2008, il meurt à 49 ans d'une maladie pulmonaire.

ruiné parce qu'il traîne dans des nippes de vieux hippie se trompent. Peter Manso, l'inégalable biographe du comédien, estime les rémunérations de Brando pour la décennie qui précède la mort de Dag à «47200000 dollars, c'est-à-dire près de 5 millions par an». Il est assez riche pour transformer le «bunker» de Mulholland Drive en laboratoire de ses obsessions.

La sécurité est devenue une hantise pour Brando. Ses baies vitrées sont équipées de rideaux d'acier, des «volets de blackout». Brando a demandé à son «assistant» d'étudier des systèmes fous, comme des électroaimants enterrés sous l'allée qui auraient cloué sur place les véhicules des intrus, des rayons laser qui auraient «grillé» les gêneurs. Il veut des caméras partout, suspendues sous des ballons en vol stationnaire. Il veut des herses... Il se contente de bambous, entortillés de barbelés. Et d'un portail avec des bras articulés colossaux, des contrepoids énormes, des digicodes complexes... Papke va mettre des années à comprendre: Brando est reclus dans son monde intérieur, inquiétant. «Ce que je voyais, dira Papke, c'était son poids qui augmentait, sa paranoïa qui se développait, et sa vitalité qui diminuait, son manque d'intérêt croissant pour les choses...» Y compris pour les femmes. Brando a alors jeté son dévolu sur sa femme de chambre, Christina Ruiz. Elle est guatémaltèque et elle n'a pas 20 ans. Il la dresse. «Il sifflait pour la faire venir auprès de lui, dira une amie. Il s'était offert une esclave. C'est sans doute ce qu'il voulait depuis toujours. Lorsqu'il avait besoin de parler à une femme, il faisait appel à l'une de ses sœurs. Je ne pense pas qu'il ait jamais désiré avoir une relation d'égalité avec une femme, à l'intérieur d'un couple.»

Et c'est dans ce chaudron d'angoisse et de manipulation mentale que Marlon Brando a réuni un drogué, alcoolique et violent – son fils –, une autre droguée, fracassée, dévorée de jalousie et enceinte – sa fille –, et un futur père, déboussolé, – son «gendre». Une semaine plus tard, les flics de Los Angeles sortaient un cadavre de Mulholland Drive.

Christian avait tué Dag avant que ce dernier n'ait pu faire un geste. Parce qu'il pensait qu'il battait sa sœur et qu'il imaginait qu'il n'aurait peut-être jamais une autre chance d'être le protecteur de quelqu'un. De sang-froid? Par accident? Personne ne le saura jamais. D'une certaine façon, c'est le «bunker» qui a appuyé sur la détente. Ce «bunker» imbibé de la douleur de vivre du «Parrain».

Au tribunal, Brando pleura en témoignant, face aux parents de Dag. Malgré son art et ses milliards, le plus grand comédien du monde ne sauva pas son fils. Christian dut plaider coupable. Il écopa de six ans pour homicide volontaire, assortis d'une peine de quatre ans pour usage d'arme à feu.

Cheyenne donna le jour à un fils, Tuki. Mais elle ne se remit jamais du drame. Pendant cinq ans, sa vie ne fut qu'une succession d'internements psychiatriques, de tentatives de suicide. Un jour, elle n'avait que haine pour son père. Le lendemain, elle l'appelait à l'aide. Elle donna une interview stupéfiante à Paris Match.

«Si vous aviez pu témoigner à Los Angeles, en juin 1990, qu'auriez-vous dit aux magistrats?

– J'aurais dit que mon père était responsable de la mort de mon fiancé.»

Puis elle ajouta: «J'ai toujours été le «sacrifice» de Marlon Brando, son agneau de sacrifice destiné à son bonheur personnel.»

Quelques mois plus tard, elle se pendit.

Le détective Monsue avait eu tout le temps de démêler l'écheveau du meurtre de Dag Drollet. Il ne lui manquait rien, même pas la balle perdue du Sig Sauer. Brando avait fini par la retrouver sous la moquette du salon de télévision.

La propriété de Mulholland Drive est désormais celle de Jack Nicholson, l'ami de Brando, et son voisin depuis 1971. Il a rasé le «bunker». Trop de fantômes. ■

Marc Sich

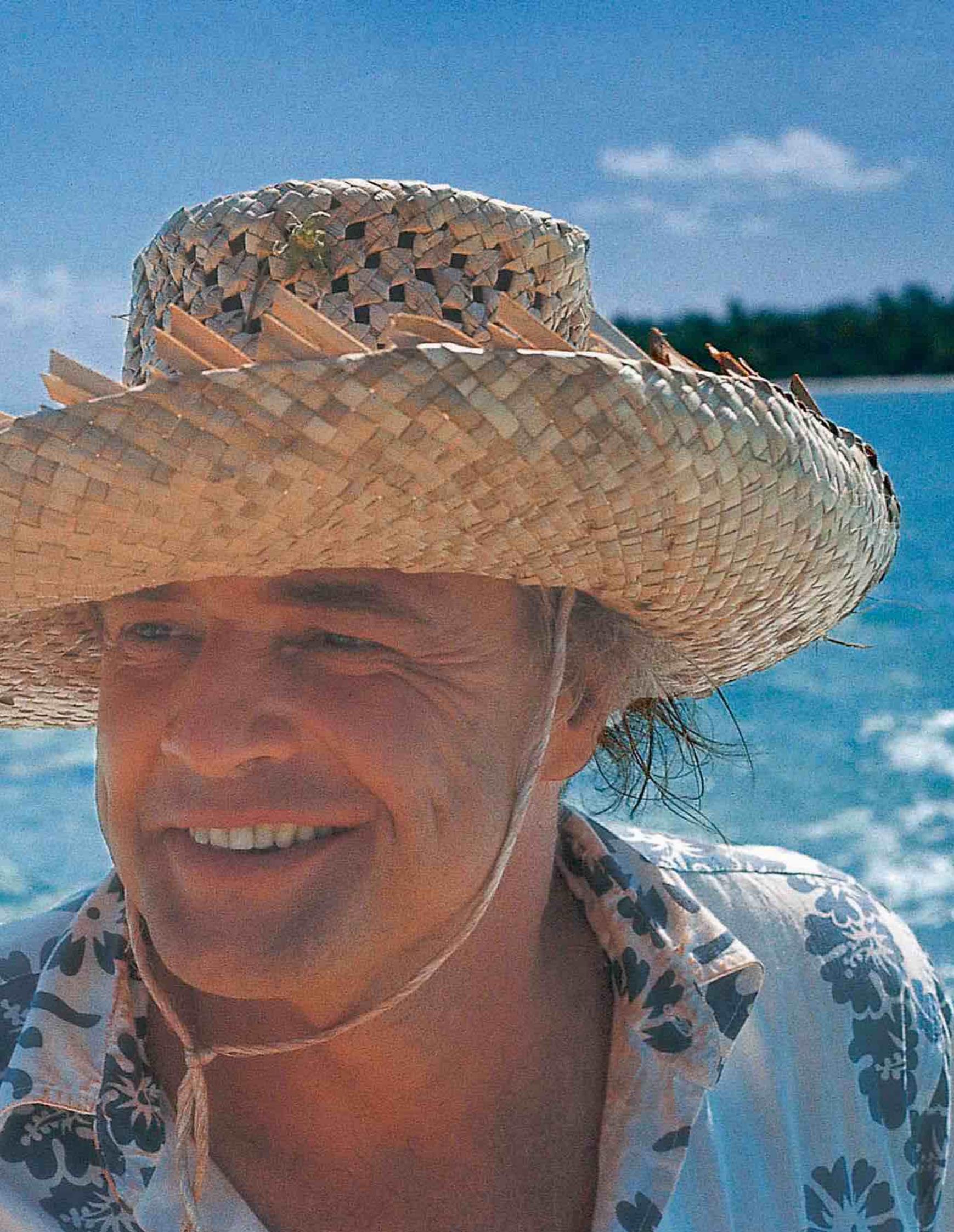
LA POSSIBILITÉ D'UN PARADIS

Ici, la star de toutes les passions et de tous les excès rêvait d'innocence. Loin du spleen de Beverly Hills, l'acteur ombrageux se faisait décontracté, drôle, heureux. En 1960, lors du tournage des « Révoltés du Bounty », il est frappé d'un double coup de foudre. Pour Tarita, qui lui donnera deux enfants. Et pour ce confetti féerique de 6 kilomètres carrés. Une thébaïde de 13 « motus » (îlots), à environ cinquante kilomètres au nord de Tahiti, qu'il acquiert en 1966. Montant de la transaction pour un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans: 200 000 dollars. Une somme modique pour exaucer un rêve inestimable: s'offrir une deuxième vie.

TETIAROA, L'ÎLE ENCHANTÉE OÙ LE SOURIRE ÉTAIT ROI

Un Éden d'eaux turquoise et de cocotiers, qui riment avec « liberté ». Photo prise dans les années 1970 par Bernard Judge, l'architecte californien qui l'a aidé à construire un village durable sur cet atoll. Un film sur leur collaboration est en préparation.

Photo BERNARD JUDGE



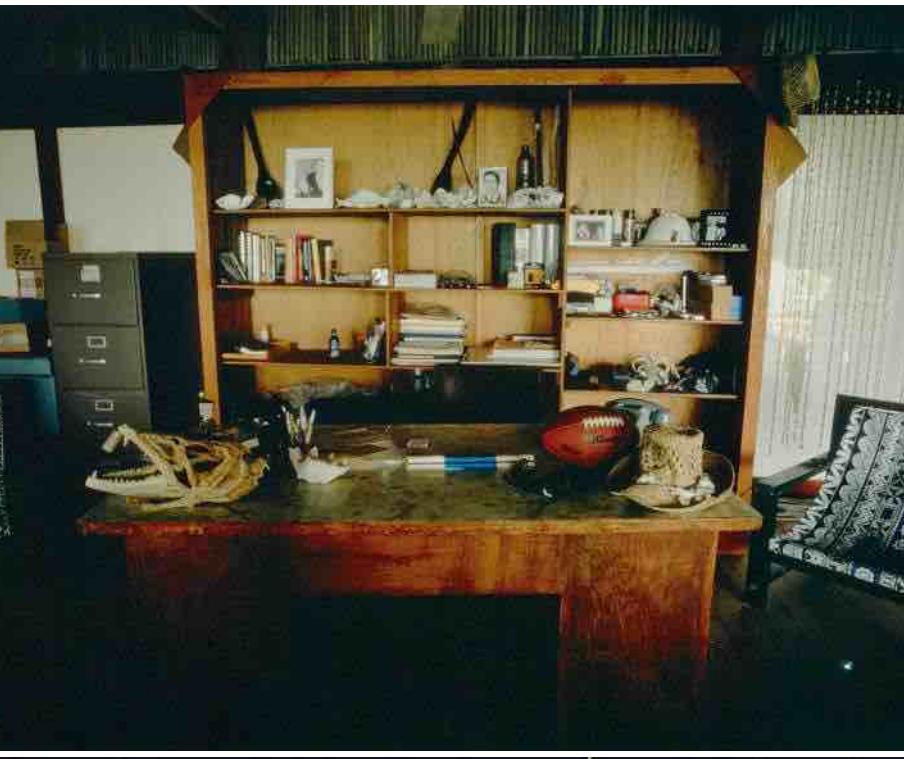


SON ÂME DE ROBINSON A TROUVÉ LA PAIX

Dans son royaume inviolable, le tyran de Hollywood devient un compagnon paisible et soucieux du bien-être de ses hôtes. Ici, pique-nique avec la femme de Paul Faugerat, un grand propriétaire tahitien. Outre les proches, le domaine accueille chaque semaine une poignée de touristes privilégiés, logés dans des huttes de bambous.

Photo PAUL FAUGERAT





1971. Marlon débarque du *Twin Otter* qui vient de Papeete en quatorze minutes. Son fils Simon Teihotu l'accueille avec Dora, la femme de l'architecte Bernard Judge (à g.).

Le bureau du patriarche, dans son *faré* (habitation polynésienne traditionnelle). Sur la table de travail, l'un de ses nombreux chapeaux en fibres végétales, qu'il a appris à tresser et offre à ses amis.

La chambre du maître des lieux... qui préfère parfois dormir à la belle étoile. « On le voyait réapparaître de très bonne heure, couvert de piqûres de moustiques », rigole Bernard Judge.



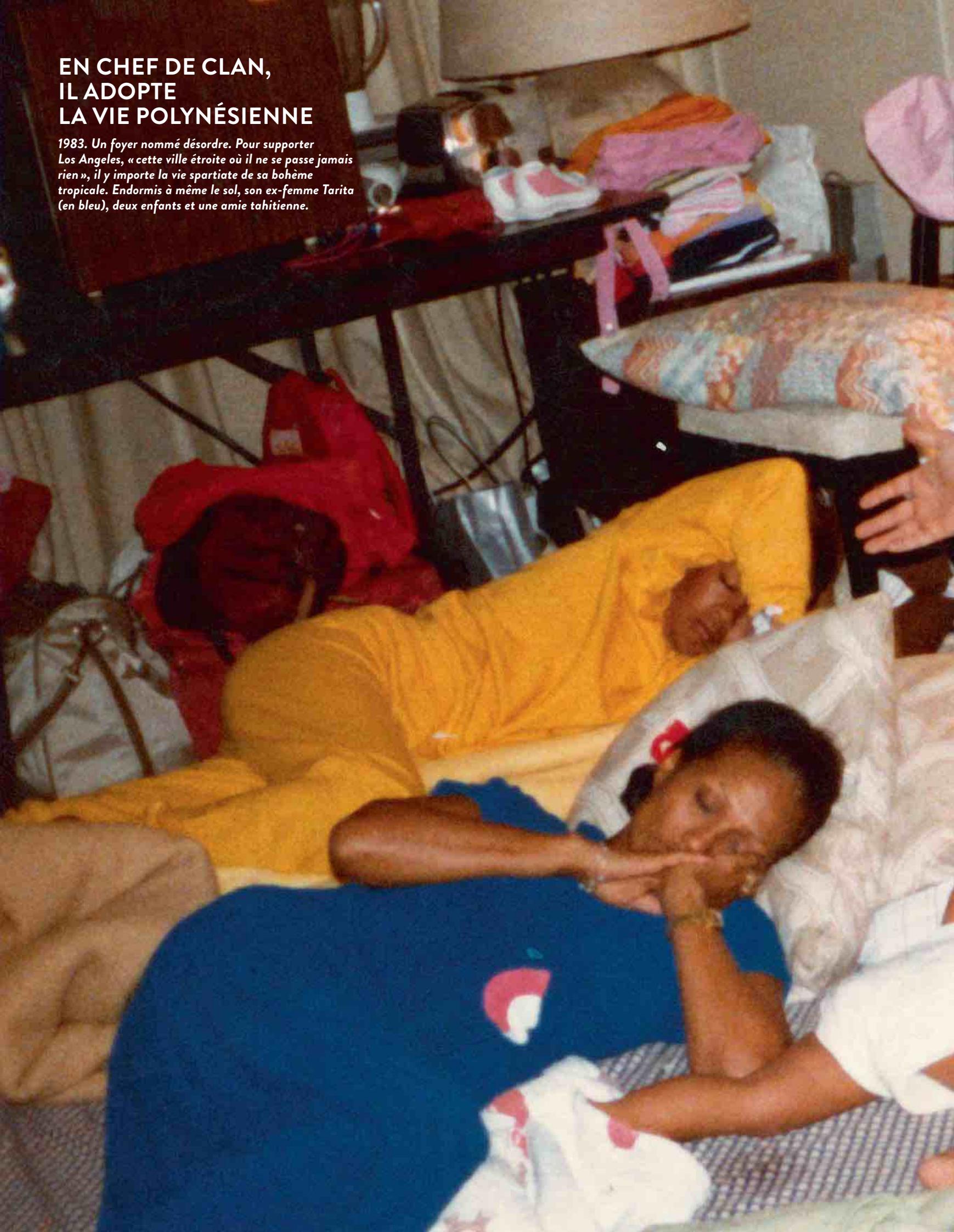
UN ATOLL LOIN DE L'AGITATION DU MONDE

Un anneau corallien de 585 hectares en forme de pied de nez à la civilisation occidentale. Marlon vit au moins deux mois par an dans ce «confetti» qui dispose tout de même d'une piste d'atterrissement, d'un petit hôtel, de 14 bungalows et d'autant d'employés.

Photo BRUNO MOURON / PASCAL ROSTAIN

EN CHEF DE CLAN, IL ADOpte LA VIE POLYNÉSIENNE

1983. Un foyer nommé désordre. Pour supporter Los Angeles, « cette ville étroite où il ne se passe jamais rien », il y importe la vie spartiate de sa bohème tropicale. Endormis à même le sol, son ex-femme Tarita (en bleu), deux enfants et une amie tahitienne.





APRÈS LE MEURTRE DE SON FILS, IL REFUSE DE REVENIR DANS SON ÉDEN

PAR PETER MANSO

Tahiti, toujours Tahiti. Tandis que la vie s'en va, c'est à son paradis sous le vent, découvert il y a quarante ans, que Marlon Brando songe encore. Il avait rêvé y vivre en autarcie en cas de catastrophe planétaire. Image obsédante, c'est là que sa fille adorée, Cheyenne, est enterrée dans la même tombe que son fiancé Dag tué sous ses yeux dans la maison de Brando à Los Angeles.

«Marlon m'appelle souvent», explique Alex du Prel, directeur du magazine économique «Tahiti Pacifique». Fidèle de l'acteur, il gérait les intérêts de Brando en Polynésie dans les années 1980. «La dernière fois, c'était il y a quinze jours. Comme au bon vieux temps, Marlon me faisait part de ses projets grandioses pour revitaliser l'île de Tetiaroa. Au téléphone, je l'ai freiné en lui disant: "Arrête Marlon! Tes idées n'ont pas fonctionné il y a vingt ans... pourquoi marcheraient-elles aujourd'hui?"»

Car, depuis plusieurs années, le paradis a perdu de son éclat. Marlon Brando doit 400 000 dollars à Air Moorea, la compagnie aérienne qui alimente l'atoll privé de Tetiaroa. Pis encore: les autorités tahitiennes viennent de fermer son hôtel écologique de luxe sous prétexte qu'il manque 100 mètres à sa piste d'atterrissage pour être aux normes. «Il voulait construire encore plus de huttes et développer tous ces projets écologiques alors qu'il se savait perdu», poursuit l'ancien employé de Brando.

Pour ses proches, sa mort n'est pas arrivée par surprise. Depuis le début de l'année, Marlon était cloué sur un fauteuil roulant, furieux de devoir s'oxygénier artificiellement. À quatre reprises, il a été hospitalisé d'urgence à Los Angeles pour des accès de pneumonie.

Depuis plusieurs semaines, il ne quitte que rarement sa chambre, seulement pour faire quelques pas jusqu'à la piscine où le chauffage a été activé pour que l'eau ait la température du lagon tahitien. Quand les crises sont trop aiguës, Tarita saute dans le premier avion à Papeete pour venir le réconforter.

Mais il n'y a pas que la santé qui fait défaut au vieux patriarche. L'argent aussi. Tandis que les procès se multiplient. Ainsi, son ex-femme de ménage, Maria Cristina Ruiz, originaire du Guatemala, lui réclame 100 millions de dollars de pension alimentaire pour élever leurs

trois enfants. Sans parler de son ancienne secrétaire, Caroline Barrett, qui n'a pas pardonné à Marlon de l'avoir répudiée et licenciée en 2002. Plus récemment, c'est son plus vieil ami et confident, le maquilleur Philip Rhodes, qui a abandonné le navire.

Il n'y a pas si longtemps, nul n'aurait osé défier l'autorité du maître. Depuis des mois, Brando s'était enfermé dans un isolement suprême, une prison qu'il s'est construite lui-même. Au cours de son existence à la fois brillante et tourmentée, le cinéma a d'abord remplacé le théâtre, les films ont ensuite cédé la place à l'activisme politique, puis tout a été submergé par l'œuvre de sa vie: sa «famille». Son clan.

Celui qui sera considéré sans doute comme le plus grand acteur du XX^e siècle a connu une vie personnelle chaotique et destructrice. Un génie artistique et un monstre humain. Toutes ces contradictions explosent au grand jour et engouffrent l'acteur dans une spirale fatale ce 16 mai 1990 quand son fils de 32 ans, Christian, abat à bout portant et tue sur le coup Dag Drollet, le fiancé de sa demi-sœur Cheyenne, sous le toit de l'acteur à Los Angeles.

À la barre du tribunal de Los Angeles, le mythe que l'on connaît éclate en sanglots. Marlon s'autoflagelle pour avoir raté sa vie de famille. «J'ai peut-être échoué en tant que père», confesse-t-il. Début 1991, Marlon Brando règne sur un clan familial naufragé. Au téléphone, il partage ses appels entre la prison de Christian et l'hôpital de Cheyenne. Le souvenir du meurtre de Dag Drollet continue de hanter la villa de Mulholland. Les policiers ont interdit à Brando

de changer la moquette dans la salle de billard ou de déplacer le canapé maculé de sang. Christian sera condamné à dix ans de prison pour le meurtre de Dag Drollet. Mais, pour l'acteur, l'irréparable arrive quatre ans plus tard, en avril 1995, avec le suicide de sa fille Cheyenne. Cheyenne, sa «petite princesse», le «joyau de la famille» comme il la surnommait. Il l'aimait jusqu'à la démesure. Il voulait contrôler sa vie. Comme celle de son clan. Pour lui échapper, elle a choisi de disparaître. Son suicide laisse Brando abattu, prostré pour des mois, proche de la mort.

RECLUS, UN FUSIL SOUS SON LIT, IL DISCUTE LA NUIT AVEC DES INCONNUS DU BOUT DU MONDE SUR SA RADIO À ONDES COURTES

Submergé par le remords, il ne peut plus prononcer son prénom. Au cimetière de Papeete, sous les frangipaniers, les Tahitiens dénoncent ce père absent qui n'a pas su monter dans un avion pour se rendre aux obsèques de sa fille. « Où est le parrain ? » murmure-t-on sans comprendre. À Los Angeles court la rumeur qu'il a été hospitalisé, victime d'un grave accident vasculaire. Les amis de Marlon s'inquiètent de sa santé. L'acteur s'est réfugié comme à l'accoutumée dans sa vaste chambre tapissée de livres, sur les hauts de Mulholland Drive. Écrasé par le chagrin, Brando soigne sa peine à coups de calmants. Comme un animal blessé, il se terre dans sa tanière.

Il devient encore plus autocratique, insaisissable. Il s'est détaché du monde. Brando a refusé de parler de ses enfants dans ses Mémoires, et la mort tragique de sa fille vient cruellement souligner cette omission. En choisissant le jour de Pâques pour se suicider, Cheyenne, à 25 ans, est devenue l'agneau du sacrifice livré aux obsessions d'un père qui entretient avec ses enfants des relations où la manipulation dominatrice fait alterner des périodes de rapprochement et de mise à l'écart. Il a besoin de tout contrôler.

Dans le cas de Cheyenne, ce fut un désastre. élevée à Tahiti, elle a souffert de l'absence d'un père qui ne rendait que d'épisodiques visites à sa famille. Quand la fantaisie lui en prenait, il faisait venir ses enfants à Los Angeles et demandait à sa secrétaire de les emmener au cinéma voir « Le roi et moi ». Cheyenne avait compris la leçon. Il voulait être le maître qui dispensait amour et affection selon son bon plaisir. Après la mort de Dag, ce fut pire. Tel un général en son bunker, Brando a peaufiné sa stratégie : Cheyenne est devenue un pion sur l'échiquier. Il commence par l'expédier à Tahiti, hors de portée des autorités américaines qui réclament son témoignage au procès de Christian. Mais le tribunal tahitien inculpe Cheyenne de complicité et veut l'interroger. Alors Marlon la fait enfermer dans une clinique psychiatrique privée, près de Paris. C'est là qu'elle tente de mettre fin à ses jours pour la troisième fois en moins d'un an. La quatrième, à Tahiti, sera la bonne.

Cheyenne dans la tombe, son fils Christian, meurtrier, en prison, le patriarche se retrouve seul dans son labyrinthe, pris au piège de ses plus noirs démons.

Le téléphone devient une ligne de vie qui le relie à une poignée d'amis restés fidèles. Marlon leur parle parfois deux à trois heures d'affilée, quittant rarement sa chambre. La nuit, tard, il s'attache devant sa radio à ondes courtes pour discuter avec des inconnus du bout du monde. Au micro, il dissimule son identité derrière de bizarres accents : chinois, français ou allemand. Il prend du poids et change rarement son kimono en forme de cafetan. Sous son lit, il garde une bouteille pour uriner, un fusil à canon scié et son 38 Smith & Wesson pour être « prêt à toute éventualité ». Alex du Prel se souvient comment, dans le passé, lui et Marlon échangeaient un jour des paroles sur la plage de Tetiaroa quand soudain Brando s'est enflammé. « Rentrons à l'intérieur des huttes ! ordonna-t-il à son employé, on ne peut pas parler comme ça sur la plage. Le gouvernement américain nous écoute. Ils ont des satellites espions. Ils peuvent lire sur nos lèvres... »



L'une des dernières sorties d'un monstre sacré, en février 2004 à Los Angeles, cinq mois avant sa mort. Il a quitté Tetiaroa en 1990, définitivement.

Après le meurtre de 1990, Brando refusera de remettre le pied dans son paradis tropical. Il est convaincu que les autorités polynésiennes sont prêtes à l'arrêter pour complicité dans le crime perpétré par son fils. Ce que du Prel et les autres ne savent pas, c'est que les germes de la folie et de la paranoïa ont toujours profondément marqué la personnalité et le cheminement de Brando. Une existence entière d'intense analyse n'est pas parvenue à expliquer le mystère. Éternel insatisfait, il a toujours été en colère contre lui-même, dénigrant le métier d'acteur dans lequel il excellait. Il y a longtemps qu'il a porté un jugement définitif sur lui-même. C'était en janvier 1963. « Et me voilà, un échec misérable, chauve, et à la moitié de ma vie. Je me vois jouer, je me considère comme une arnaque. J'ai tout essayé. Baiser, boire, travailler. Rien n'a de signification pour moi. Pourquoi ne peut-on pas être comme les Tahitiens ? » Trois ans plus tard, il achètera le rêve de sa vie : l'atoll de Tetiaroa.

Entre les deux films de Coppola, « Le parrain » et « Apocalypse Now », c'est « Le dernier tango à Paris » qui a fait de Brando un homme riche. Quatre millions de dollars dans les années 1970. Il en investira une bonne partie dans l'exploitation de l'atoll et dans son grand projet d'université de la mer. Selon certaines estimations, l'atoll de Tetiaroa vaudrait entre 100 et 200 millions de dollars. Selon d'autres, moins de 8 millions. Un élément jouera son rôle dans l'avenir de Tetiaroa : la vente, en 1966, avait fait l'objet d'une dérogation spéciale des autorités françaises avec la garantie expresse donnée par l'acteur que l'atoll resterait la propriété de son épouse tahitienne Tarita et de ses descendants après sa mort. Il s'agissait d'un accord verbal, mais peut-être applicable.

Marlon est-il mort ruiné ? « Oui, mais il n'avait pas 20 millions de dollars de dettes comme j'ai pu le lire », poursuit Alex du Prel, précisant qu'en 2001 le comptable de Brando lui avait assuré que ses revenus annuels s'élevaient en moyenne à 500 000 dollars. En plus de l'atoll, le patrimoine de l'acteur comporte la maison de Mulholland, un ensemble d'appartements à Anaheim sur un demi-hectare de terrain, des terres à Hawaii et cinq autres propriétés, dont un centre commercial de quatre étages à San Diego. Plus des bungalows et encore des terres au Nouveau-Mexique. Toutes ces propriétés sont abritées par cinq sociétés-écrans californiennes.

En 1994, pendant le tournage de « Don Juan De Marco », un après-midi d'orage sur Los Angeles, un ami a vu Brando, drapé dans un kimono, debout au milieu de sa propriété, bravant les éléments qui se déchaînaient au-dessus de Mulholland. Pieds nus, les bras croisés sur la poitrine, se tenant droit comme le roi Lear dans le vent, il rugissait : « J'aime le vent. Le jour où je mourrai, je veux me mêler à lui ! » Puis, au beau milieu des éclairs, le patriarche a tourné le dos à son ami et a disparu dans sa maison.

Dimanche, la rumeur allait bon train que « Brando le grand », mi-fou, mi-génie, serait incinéré et que ses cendres seraient répandues sur les eaux turquoise de l'îlot de Tetiaroa, cette retraite lointaine où Brando voulait fuir la folie du monde. Au gré du vent. ■

* Le journaliste américain Peter Manso est l'auteur de « Brando, la biographie non autorisée », Presses de la Cité.



THE BRANDO

«J'aimerais mourir sous un palmier à Tetiaroa», disait l'acteur, dont une partie des cendres a été dispersée sur la perle des îles du Vent. Dix ans après sa mort, ses héritiers et la société Pacific Beachcomber y ont inauguré un établissement 5 étoiles. Si le complexe touristique est loin de la vision d'authenticité rustique de Marlon, il coche toutes les cases de son ambition environnementale.

SON RÊVE INACHEVÉ EST DÉSORMAIS LE PLUS BEL HÔTEL DU MONDE

*Disséminées dans une cocoteraie : 35 bungalows ultra-hauts de gamme
avec piscine et plage privée, trois restaurants, deux bars, un spa...*





Luxe, calme et... cocotiers. L'îlot « Onehati » peut accueillir une centaine de visiteurs maximum pour une expérience dorée sur tranches : comptez environ 8 000 euros pour deux nuits.

Tumi Brando

« ICI C'EST CHEZ MOI ! JE CONNAIS TOUS LES RECOINS DE L'ATOLL, LES MOINDRES NUANCES DU RÉCIF CORALLIEN »

Lorsque mon grand-père est mort, j'avais 15 ans. Malheureusement, je ne l'ai jamais vu vivre sur l'île. Les dernières années, il n'était pas très en forme, souvent fatigué... Je le voyais quand j'allais à Los Angeles. C'est là-bas que j'ai appris à parler anglais, ce qui a été plus facile pour

communiquer avec lui. Même s'il parlait plutôt bien le tahitien, et un peu le français aussi. Je ne l'ai jamais entendu discuter du projet de l'hôtel avec nous. Cela dit, ce n'est pas un sujet de conversation passionnant pour des petits-enfants...

Pendant les vacances scolaires, nous venions régulièrement passer quinze jours sur Tetiaroa. Cela me fait toujours rire de voir les gens totalement dépayrés quand ils débarquent. Pour moi, c'est différent : ici c'est chez moi ! Je connais tous les recoins de l'atoll, les moindres nuances du récif corallien. Sans parler des oiseaux dont certains ne vivent nulle part ailleurs en Polynésie.

A un moment, je suis partie en France avec mon copain. Dans les Landes, car j'adore le surf. Je me demandais quelle direction donner à ma vie quand l'association Te mana o te moana m'a proposé de venir travailler avec eux. C'est fabuleux. Je suis chez moi et je peux m'adonner à ma passion : la préservation de l'environnement.

J'accompagne des touristes et je leur explique la faune du lagon. On ne m'embête pas trop avec ma filiation. Et quand je sens qu'on va me gonfler avec ça, il m'arrive même de me faire passer pour une autre et de dire : « Ah c'est dommage, vous l'avez ratée. Tumi est partie sur Papeete ce matin ! » » ■ Propos recueillis par Romain Clergeat

La fille de Simon Teihotu Brando, dans les eaux translucides du lagon, en 2015.



MARLON EMPLOYAIT LE TERME DE « DÉVELOPPEMENT DURABLE » ALORS QUE L'EXPRESSION N'EXISTAIT PAS ENCORE

PAR ROMAIN CLERGEAT

Dix ans après la mort de l'acteur, The Brando est enfin là. Et, très honnêtement, on s'étonne que cela n'ait pas pris plus longtemps tant la difficulté de la tâche paraissait gigantesque : bâtir un resort ultraluxe, autonome en énergie, sans accès par gros bateau en raison de la barrière de corail entourant l'atoll. Pratique pour transporter les matériaux pour construire 35 villas, 2 restaurants, 40 piscines et un spa ! Le résultat est stupéfiant de beauté et d'harmonie. Ce n'est pas un hôtel, c'est une expérience. Le « mana », l'esprit du site, est partout. Et Silvio Bion, le directeur général, peut affirmer sereinement que « cet hôtel ne ressemble à aucun autre ». Comme le confirme Richard Bailey [dit « Dick »], le propriétaire et ami de Brando : « Ce n'est pas un "produit" classique. Il demeure dans votre esprit longtemps après que vous en avez profité. Toute votre vie probablement. »

L'arrivée sur Tetiaroa est déjà un « moment » à part. Située à quelque 50 kilomètres de Papeete, l'île apparaît soudain depuis le petit avion privé qui vous y amène comme une gouache de turquoise onirique. Sur les 13 « motus » qui composent l'atoll de Brando, un seul a été négocié avec les héritiers pour y construire The Brando : des villas disséminées dans un luxe infini et pourtant discret. Chacune possède une terrasse en teck, sa piscine personnelle, sa plage à l'abri des regards, une baignoire extérieure, une paillote pour y prendre ses repas à demeure.

Sur une des plus belles îles au monde, on a presque envie de ne plus bouger de sa villa tant y règne l'absolue quiétude. L'ensemble de l'île est au diapason. Notamment le spa. « Loin d'être une priorité pour Marlon, mais c'est crucial d'en avoir un aujourd'hui », consent Dick Bailey. A cet endroit, il y a bien longtemps, les familles royales tahitiennes venaient se reposer pendant un ou deux mois, avec interdiction absolue de les déranger. Au milieu des palmiers, tout appelle à la verticalité et on comprend l'envie qu'a eue l'architecte d'installer des lieux nichés dans la végétation, surplombant un marécage faisant penser aux

« Nymphéas ». Et les moustiques, me direz-vous ? Il n'y en a point. Grâce à une géniale trouvaille consistant à stériliser les mâles partant ainsi féconder des femelles qui ne pondent jamais. CQFD.

Car c'est l'autre aspect étonnant du resort : sa capacité à être proche du zéro émission de carbone. Tout le long de la piste d'atterrissement, 2800 panneaux solaires fournissent l'île en électricité. Plus quelques générateurs ravitaillés en huile de coprah. Les piscines sont alimentées en eau de pluie et en eau de mer désalinisée. Les déchets organiques sont recyclés, les bouteilles de verre pilées et répandues dans les allées, la climatisation puisée au fond de la mer, les eaux usées traitées dans un bassin de sédimentation. L'hôtel peut ainsi se targuer d'être hors norme pour le développement durable. « C'était une condition sine qua non pour Marlon », se souvient Dick Bailey. Une donnée implicite également pour Tumi Brando, sa petite-fille, lorsque la directrice de l'association Te mana o te moana est venue la chercher pour faire le lien entre la nature et les clients.

C'est loin d'être un « coup » marketing : Tumi connaît chaque espèce, chaque recoin du lagon. Sur l'île aux oiseaux, elle vous emmène à travers l'atoll dont elle connaît toute la faune. Elle repère une frégate du Pacifique posée sur une branche, signale des petits requins venus trouver refuge dans un bras à faible tirant d'eau, évite les crabes cherchant à s'enfouir dans le sol, s'aveugle à observer des fous à pieds rouges tournoyant au-dessus de nous...

En parcourant le lagon à la recherche d'un spot de plongée, on ne peut qu'applaudir à la formule trouvée par DiCaprio lorsqu'il est venu ici : « C'est la piscine des milliardaires ! » Et, en effet, que dire d'autre... On pourrait encore parler du plus beau court de tennis de la planète (même en ayant joué sur celui de Richard Branson à Necker Island), du bar dominant le lagon où les étoiles de lin flottent au gré des alizés, mais cela tournerait au supplice. D'y être allé et d'en être parti sans savoir si on y retournera un jour. ■



TUMI: LA PETITE SIRÈNE DE TETIAROA, LIBRE COMME SON GRAND-PÈRE

*Une jeune fille les pieds sur terre... et sur mer.
Amoureuse des tortues vertes de l'atoll, elle est aujourd'hui
responsable de la communication de la Tetiaroa Society.
Ici à Onehati, en 2015.*

Photo PASCAL ROSTAIN

LA BEAUTÉ EN HÉRITAGE

Un sourire renversant et si familier. Tumi, 36 ans, est la fille de Simon Teihotu, fruit des amours de Marlon et Tarita. Élevée entre Tahiti et Tetiaroa, elle est aujourd'hui la gardienne passionnée de l'atoll et sa meilleure guide naturaliste. Son cousin Tuki, 34 ans, fils de Cheyenne, a la moue sensuelle et le regard provocant de son grand-père. Mais, aux sirènes du showbiz, il a préféré la médecine, qu'il pratique dans sa Polynésie natale. Pour ces descendants du monstre sacré, la malédiction Brando est peut-être enfin brisée.





TUKI, LE FILS DE CHEYENNE. BEAU COMME SA MÈRE, TORRIDE COMME MARLON

En 2007, l'adolescent de 17 ans est le nouvel ambassadeur de la ligne masculine de Versace. Mais l'apprenti-mannequin à la gueule d'ange confie alors à Paris Match : « Je ne suis pas célèbre et je ne pense pas que je le deviendrai. Je veux faire quelque chose de différent. »

Photo OLAF WIPPERFURTH



SA FIN DE CARRIÈRE AURA OSCILLÉ ENTRE ÉCLAIRS DE GÉNIE ET DÉBÂCLÉS GROTESQUES. SANS POURTANT ENTACHER SON STATUT D'ACTEUR ABSOLU DE L'HISTOIRE DU CINÉMA. PEUT-ÊTRE SA PLUS BELLE PERFORMANCE

SES DERNIERS RÔLES DE L'ICÔNE À LA CARICATURE

PAR ROMAIN CLERGEAT

«PREMIER PAS DANS LA MAFIA» (1990) UN ULTIME ÉCLAIR DE GÉNIE

Dans cette comédie satirique d'Andrew Bergman, Marlon Brando prouve qu'il peut encore briller, même au crépuscule de sa carrière. Incarnant Carmine Sabatini, un parrain de la mafia new-yorkaise, il offre une performance subtile qui rappelle son rôle emblématique de Don Corleone, en y ajoutant une touche d'autodérision. Malgré un physique alourdi, l'acteur distille avec finesse l'humour et la menace. Sa présence, aux côtés de Matthew Broderick (ci-dessous), apporte une crédibilité et une profondeur inattendues à cette comédie, démontrant que, même dans un rôle qui aurait pu n'être qu'une parodie de ses performances, Brando est capable de transcender le matériau et de livrer une interprétation nuancée et mémorable. Ce long-métrage, bien que mineur dans sa filmographie, offre un aperçu de son talent légendaire. ■



«THE SCORE» (2001) NI BIEN NI MAL

C'est l'ultime apparition de l'acteur sur grand écran. Dans ce film de braquage, Marlon Brando incarne Max, un criminel vieillissant et manipulateur. Bien que son rôle soit secondaire, Brando parvient à insuffler à son personnage une présence. Comment pourrait-il en être autrement?... Au moins, sa performance, tout en retenue, contraste avec les excès de ses derniers rôles. Face à Robert De Niro (ci-contre) et Edward Norton, Brando rappelle, par moments seulement, l'aura qui fut la sienne. Les tensions sur le plateau avec le réalisateur Frank Oz témoignent d'un Brando toujours difficile, mais le film permet au moins de voir à l'écran De Niro et Brando réunis pour la première fois. Malheureusement, pour un intérêt très relatif. «The Score» n'est pas un chef-d'œuvre, loin de là, mais clôture dignement sa carrière cinématographique. ■



L'ÎLE DU DR MOREAU (1996) LE NAUFRAGE

Ce film représente sûrement le nadir de sa carrière. Dans ce navet intégral, Brando n'est plus que l'ombre de lui-même. Méconnaissable, le visage couvert de maquillage blanc et vêtu de costumes extravagants, il incarne un savant fou dans une performance qui frise la parodie. Son jeu excessif et ses excentricités sur le plateau (comme exiger qu'un nain l'accompagne dans chaque scène) transforment le tournage en cirque médiatique. Comme d'habitude incapable d'apprendre son texte, il porte une oreillette pour recevoir ses répliques et œuvre pour le remplacement du réalisateur initial dépassé, Richard Stanley, par John Frankenheimer.

Les critiques parleront de « désastre cinématographique ». Pourtant, dans les festivals de films Z, son rôle est devenu culte pour sa bizarrie, ajoutant une couche supplémentaire à son héritage. Même dans le pire nanard, « quelque chose » de Brando parvient à surnager. Très fort. ■



CROATIE
Pleine de vie

Venez avec votre curiosité :
des sites culturels
exceptionnels vous attendent !

PHOTOS: KORČULA (JULIEN DUVAL); SPLIT (JULIEN DUVAL);
LA DENTELLE DE PAG (JULIEN DUVAL)



TROUVEZ VOTRE
INSPIRATION SUR
croatie.hr

AURÉLIE BIDERMANN



AURELIEBIDERMANN.COM